



CONTACT COMMUNICATION

Bureau +33 (0)5 61 47 00 06 / Mobile +33 (0)6 31 13 80 21 / contact@cie111.com
3 rue de la Digue – 31300 Toulouse – France - www.cie111.com

PHOTOGRAPHIES

Aglaé Bory

CONTACT PRESSE

Dorothée Duplan, Flore Guiraud, Eva Dias assistées de Louise Dubreuil Agence Plan Bey

Bureau +33 (0)1 48 06 52 27 / Mobile +33 (0)6 86 97 34 36 / bienvenue@planbey.com

21 rue du grand Prieuré - 75011 Paris - France

Pour le Mime Festival

Entretien d'Aurélien Bory avec John Ellingsworth (lors du Festival Circa à Auch, le 26 octobre 2013).

Dans Questcequetudeviens?, le formidable metteur en scène et architecte de l'espace théâtral Aurélien Bory dessine le portrait de la danseuse de Flamenco Stéphanie Fuster. Elle danse entravée d'une robe qui semble animée d'une volonté propre, elle évolue dans l'espace confiné d'une studio minuscule, et affronte une étendue d'eau sombre ; la vie et l'œuvre de Stéphanie Fuster sont transfigurées dans cette œuvre qui parle de la relation entre l'espace intérieur et extérieur, de la passion solitaire qu'est le flamenco et de notre lutte pour exister.

Aurélien Bory parle ici du processus créatif autour de cette œuvre.

Mon propos était de poser la question : qu'est que ça veut dire exactement être un danseur de flamenco ? Quelle est la réalité derrière ça ?

Et ce n'est pas la scène. Ce n'est même pas un cours avec un groupe ou un professeur. La plupart du temps, c'est être seul dans un studio minuscule, un tout petit studio triste, et s'entraîner. Et c'est ça que je voulais : cette vérité du flamenco.

J'ai rencontré Stéphanie en 1995. À l'époque, j'étais un débutant qui ne travaillait même pas encore dans le théâtre, et elle n'était pas danseuse de flamenco. Elle était à la faculté de droit, puis elle a fait le choix étrange de tout quitter pour partir à Séville, s'immerger dans le monde du flamenco. Pendant huit ans, elle a travaillé tous les jours, seule, dans un studio ; ensuite pour se perfectionner elle a travaillé avec l'illustre danseur flamenco Israel Galván.

Plus de dix ans plus tard, en 2006, elle est de retour en France et découvre que je suis devenu metteur en scène. Elle a vu un de mes spectacles, je l'ai vue danser, et nous avons même travaillé ensemble une semaine, mais à la fin de cette semaine je lui ai dit : « Stéphanie, tu es une danseuse extraordinaire, mais je ne peux rien faire de ça, simplement parce que je n'ai aucune idée de comment m'y prendre. Je ne peux pas travailler le flamenco. » Mais je ne sais pas trop pourquoi, j'ai gardé en moi l'empreinte de sa danse.

Après quelque temps, deux ans environ, j'ai su ce que je voulais faire et c'était très simple : je voulais faire un portrait, comme un peintre. Je voulais utiliser Stéphanie et en faire le portrait en utilisant la danse et l'espace. Ma proposition était de parler de l'espace intérieur, comme la danse est d'une certaine manière un chemin vers l'espace intérieur du danseur. Je ne voulais pas raconter la vie de Stéphanie, mais je voulais en savoir plus sur ses aspects dramaturgiques comme par exemple son choix si particulier de tout quitter pour se dévouer entièrement au flamenco. C'était une décision cruciale, et chaque jour à Séville, Stéphanie se posait la question : Qu'est ce que tu deviens ?

Dès le début, j'avais cette image en tête, cette première image d'une boîte au milieu de la scène, une petite boîte qui est son studio. Dans le spectacle, c'est un container. Elle est coincée à l'intérieur et elle danse, et c'est étrange parce que nous sommes dehors, nous ne l'apercevons qu'au travers d'une fenêtre. C'est un espace très étrange, complètement symbolique du dialogue intérieur/extérieur que je voulais créer dans cette pièce.

Le spectacle se compose de trois parties, et cet épisode dans la boîte, la deuxième partie, est celui dont le public se rappelle le plus. Il y a une profondeur toute particulière dans ce passage. Dans la première partie, Stéphanie joue avec une robe qui n'est pas une vraie robe, et dans la troisième, elle danse dans l'eau, ce n'est pas de l'eau propre, elle est sombre et sale, mais possède aussi une sorte de beauté. Mon but était de mettre des obstacles en travers de sa danse. Ce n'est pas vraiment possible de danser le flamenco dans l'eau, parce que c'est très glissant et qu'elle pourrait tomber. Ce n'est pas possible non plus de danser dans cette minuscule boîte, parce qu'on ne peut pas se rendre compte de ses capacités.

Et la robe n'est pas réelle, et n'est donc qu'une bataille supplémentaire. Je voulais mettre des obstacles à sa danse pour voir ce qui en naitrait. Il y a du flamenco dans ce spectacle, mais je voulais en tirer quelque chose de différent, de plus théâtral.

Quand nous avons joué le spectacle à Paris, une femme est venue nous remercier à la fin de la représentation et a dit « il faut que je vous dise : cette femme dans le spectacle, c'est moi. Je suis comme cette femme. » Voilà exactement pourquoi je tenais à faire ce spectacle. C'est le portrait d'une femme, mais en même temps, il reste assez de place pour des questions plus vastes au sujet du flamenco, de l'art en général et de la relation entre notre monde intérieur et le monde extérieur. L'intériorité et l'extérieur, cette lutte pour exister.

Aurélien Bory est le directeur artistique de la Compagnie 111 qu'il a fondée en 2000 avec l'acteur-acrobate Olivier Alenda. La Cie 111 a participé au Festival International du Mime de Londres en 2002 avec *IJK*, et a été régulièrement reprogrammée avec les spectacles *Plan B*, *Plus ou Moins l'Infini*, *les Sept Planches de la Ruse* et *Sans Objet*.

Questcequetudeviens ? sera au Barbican Theatre du 30 Janvier au 1^{er} Février 2014. Cette création est la première d'une trilogie de portraits de danseuses. La seconde : *Plexus*, créée pour la danseuse Kaori Ito a été présentée pour la première fois au Théâtre Vidy de Lausanne en 2012.

Interview avec Stéphanie Fuster

Compagnie 111 / Aurélien Bory / Stéphanie Fuster
Questcequetudeviens? What's Become of You?
Barbican Theatre 30 Jan > 1 Feb 2014



1. Pourquoi avez-vous décidé de passer à Séville et poursuivre flamenco? Ce qui était dans votre esprit quand vous avez fait ce choix?

Le flamenco m'a tout de suite fasciné, il a été comme une réponse immédiate à un besoin d'expression, de sensations fortes, corporelles, auditives, émotionnelles. Je suis partie à Séville pour apprendre, le respirer sur sa terre d'origine, pour me l'approprier. Là-bas le flamenco se renouvelle tous les jours, il fait partie du quotidien. C'était une évidence pour moi il fallait partir. Vivre en Andalousie est un moment incontournable pour tout "flamenco", qu'il soit danseur, guitariste ou chanteur.

Dans ma tête, ça a été un plongeon, je voulais me laisser submerger par cet art pour qu'il imprime sa marque en moi. C'était aussi et surtout ouvrir la porte sur l'inconnu, laisser la vie entrer par toutes les fenêtres.

2. Pouvez-vous rappeler le premier jour ou la première semaine de travail que vous avez passé avec Aurélien sur Questcequetudeviens? Que faisiez-vous dans l'espace?

Le flamenco est un art très statique, un art de la concentration tant spatiale que corporelle. L'énergie est retenue pour mieux exploser. Les musiciens et danseurs sont aussi toujours très proches dans l'espace. Aurélien voulait garder le vocabulaire, l'essence du flamenco tout en l'amenant sur des terrains inconnus, des espaces ouverts, ou au contraire très resserrés, mouvants (l'eau), créer du vide et du silence là où tout est toujours très condensé dans le flamenco. La première étape a été de désolidariser le bloc monolithique "chant -guitare -danse". C'était d'ailleurs très déstabilisant au début.

3. Le processus de création était très différent de ce que vous auriez normalement faire le travail? Avez-vous senti que vous avez découvert quelque chose de nouveau sur la danse ou le flamenco?

Le processus de création est bien sûr très différent de celui du flamenco traditionnel où les codes, les structures existantes, la rythmique, sont imposés et incontournables. L'utilisation de l'improvisation, de la répétition, la décontextualisation du flamenco m'ont donné une plus grande liberté dans le mouvement, l'interprétation et dans ma propre vision du flamenco. Même si ces techniques étaient déjà présentes dans les créations auxquelles j'avais participé auparavant (notamment avec Israël Galvan), la ligne d'Aurélien Bory, son écoute, son esprit qui traverse la pièce de part en part, créent un champ de possibilités qui ont nourri mon imaginaire et libéré ma danse.

Le travail sur les objets, et la présence de l'eau comme élément de déséquilibre à l'opposé des notions d'ancrage et de contrôle du flamenco m'ont amené vers une écriture plus tournée vers la suspension, le lâcher prise et la rupture.

J'ai découvert et redécouvert que le flamenco pouvait dire sans être narratif, il parle de nous à notre insu. Aurélien a pris cette matière comme un peintre pour livrer sa vision.

4. Je pense que de flamenco (peut-être incorrectement ...) comme étant un art social, mais dans ce spectacle que vous êtes le seul danseur. Pourquoi prendre cette décision de créer un solo?

Tout dépend de ce que l'on appelle art social. Mais, oui le flamenco est social par sa fonction fédératrice, culturelle. Il a longtemps rythmé le travail; notamment dans les régions

des mines mais aussi dans les champs, les fêtes religieuses ou païennes (Semaine Sainte, Feria), les événements de la vie quotidienne... D'autres part il trouve ses origines dans les couches sociales les plus défavorisées, les exilés, les travailleurs et est devenu un élément d'identité et de libération pour certains d'entre eux.

Cependant le flamenco a toujours été une expression individuelle au sein d'un groupe qui partage les mêmes codes, racines, culture, réflexes. La proposition d'Aurélien de faire un portrait est une parfaite métaphore de ce que peut être le flamenco même si l'artiste flamenco est rarement seul, qu'il est porté/accompagné par l'autre.

Personnellement je ne vois pas "Questcequetudeviens?" comme un solo. Même si c'est un portrait il est servi et dessiné par la danse, la mise en scène, la lumière mais aussi par la musique de José Sanchez et le chant d'Alberto Garcia présents sur scène durant tout le spectacle.

5. Qu'est-ce-que tu deviens?

Ma fascination pour le flamenco est intacte. Il est toujours pour moi source de vitalité et de richesse. Il nourrit mes créations et m'amène sur un nouveau projet prévu pour 2015. Parallèlement je mène un travail de recherche et de transmission sur le flamenco traditionnel et contemporain à "La Fábrica Flamenca", un lieu entièrement dédié au flamenco à Toulouse créé en 2006.

Interviewed by John Ellingsworth,
for the London International Mime
Festival ©

mimelondon.com



LONDONIST

31 JANUARY 2014 | ON STAGE | BY: BELINDAL

Bashing Out A Blood, Sweat And Tears Flamenco At The Barbican

 Like 1  Tweet 14  Share  +1



Stéphanie Fuster puts some welly into it in 'What's Become of You'. Photo credit Aglaé.

Traditional flamenco can be spellbinding to watch. Yet the swirling skirts and polished moves can become repetitive after a while. This unconventional one woman show, **What's Become of You**, and part of the **London International Mime Festival**, literally throws off the shackles of the red flamenco dress to offer us a deconstructed, grittier and ultimately, more rewarding version of the Spanish dance.

Arriving on stage we see the typical **flamenco dancer**, but there's something wrong. This one is speaking gibberish and randomly clicking her fingers, her arms forming spasmodic flamenco shapes. Her red dress, too, seems to sit frumpily on her shoulders. But all is to be revealed as her dress becomes the prop for a much more entertaining mime sequence; a funeral hearse, a warrior chieftain.

Two further marvellous scenes transpose flamenco into ordinary situations, dressing it in new clothes. In a portakabin our soloist, **Stéphanie Fuster**, furiously practises 90 miles per hour flamenco feet rhythms to her critical reflection in the mirror, dressed in masculine khaki trousers and t-shirt. Fuster dedicated herself to perfecting flamenco for eight years and this scene underlined the sweat and tears that must have taken her on that journey. Next, water dramatically oozes like black treacle across the stage. She could now be an office worker, wandered out in her black shift dress to wade in a **city fountain**. She stomps the ground, the water splashing to create a beautiful and lasting image in our minds.

Refreshing, surprising and often funny, **What's Become of You** enables us to really appreciate the dance by unleashing it from its cultural prism. Accompanied by guitarist and singer, transporting us to Spanish rustic landscapes, we nonetheless aren't cheated of its romance. A fitting note for the London International Mime Festival to end on (this weekend) it is a true celebration of the unusual, the visual and the sublime.

What's Become of You is at the **Barbican** tonight and on Saturday 1 February at 7.45pm. Tickets: £16-28

Londonist saw this show on a complimentary press pass.

British Theatre Guide

The leading independent web site on British theatre

What's Become of You? (Questcequetudeviens?)

Conceived, designed and directed by Aurélien Bory / choreography by Stéphanie Fuster

Compagnie 111

LIMF at Barbican Theatre

From 30 January 2014 to 01 February 2014

Review by Vera Liber



Stéphanie Fuster and Alberto Garcia in Compagnie 111, *What's Become of You? (Questcequetudeviens?)*
Credit: Aglaé Bory

Stéphanie Fuster went to Seville for six months to learn flamenco and stayed eight years. That dedication is at the heart of Aurélien Bory's intense *What's Become of You?* sixty-minute production. And Fuster's solo performance is formidable.

She gives weight to Malcolm Gladwell's ten thousand hour rule, which claims that the key to success is the time put in practicing.

A stark dark stage, a performance square etched in light, a 'Damien Hirst' container with vitrine off-centre, and a covered crate glowing to one side. A Spanish guitar is gently strummed. Feet pound a flamenco rhythm.

A woman in a red flamenco dress appears—a cliché that is quickly subverted. With great respect. She postures, poses, and sheds the dress—her outer body—duets with this headless mannequin, with herself, her head popping up in the most unlikely places. Gypsy fairground bits of trickery and fun.

The dress becomes a mantilla on her head—to a proud lament. She gets lost in its folds. Then it is cast away and in sheer leotard over vest and pants her body gives you flamenco stripped of centuries old patina.

Gives you its components over and over again. Dissected, analyzed, scrutinized, refined to perfection. Fuster draws you into her sphere of concentration, immersion and obsessive commitment. I am transfixed.

Fuster enters the container, a studio, and works before a mirror. Again. And again. The nuts and bolts of flamenco are unpicked in dazzling repetition. Till the window mists up, and steam rises. Heat of sweaty body and the heat of the song—the singer and guitarist are in there with her.

Antony Gormley's *Blind Light* (Hayward Gallery 2007) installation comes to mind, for *Questcequetudeviens?* is an installation, visual and intellectual as well as a moving delight.

Body imprints on the glass walls, and Rorschach patterns on the wall. Arno Veyrat's lighting glows red. A specimen under a microscope, Fuster's feet beat faster, her turns become smoother, but there is another challenge to come.

The guitarist slides out of the container on his swivel chair; the singer joins him. Two men in competition, pushing and shoving, vying for superiority, but, wonderful though they are, they are the backing boys to Fuster's central magnetic performance.

Water fills the square, seeps in slowly as Fuster enters the space in a trim black dress. And gives it all she's got, the water displaced with fierce effort by her stamping feet. Arms describing the air, feet dynamic made visual by flying spray, and moody rippling shadows on the wall.

Beautiful, sensual, flamenco given chapter and verse by a performer it is no surprise to read has danced and choreographed with many international companies, not least with and for the Israel Galván Company.

Life and death, duality and passion, flamenco demands it all. And Fuster gives it her body and soul. She wipes her face on the red dress hanging in the studio. A small gesture that speaks volumes, as does this life story.

In an industrial wasteland—or is it a transitory encampment—she finds her definition. Exhausted, completely spent, used up, she lies down in the murky water and expires.

Aurélien Bory gives us the dark and the light, the serious and the light-hearted, the pain and the pleasure, in stage pictures that reveal the OCD necessary to a life dedicated to dance. Some journey.

Though traditional elements of flamenco are there with the voice and guitar (Alberto Garcia and José Sanchez who plays his own haunting compositions), Bory's response to Stéphanie Fuster's commission takes flamenco into a new context, a context that gripped me, and the audience, who cheer it to the rafters.

Director/choreographer Aurélien Bory has had five of his productions previously feature at the Mime Festival (founded 1977). This one blew my mind and opened my eyes.

La rage du flamenco

Détails

Publié le vendredi 31 janvier 2014 11:22

Écrit par Amandine Jean

J'aime  28  +1 0

Tweeter  5

1



Nous avons fait un nouveau crochet par le London International Mime Festival, au Barbican, pour assister au spectacle d'Aurélien Bory (Compagnie 111), *Questcequetudeviens*. Une véritable initiation à la rigueur du flamenco en une heure d'émotion et d'efforts condensés.

Stéphanie Fuster entre sur scène, engoncée dans une énorme robe sévillane rouge, presque grotesque. Elle joue son propre rôle, une Française qui a tout abandonné pour aller apprendre le flamenco à Séville. Elle devait y rester pour quelques mois seulement... et après huit années, elle danse aujourd'hui au côté des plus grands. Une histoire qui a touché le chorégraphe Aurélien Bory au point de lui consacrer un spectacle.

Les débuts sont laborieux ; le corps, embarrassé, ne s'intègre pas à la tenue de circonstance, véritable carcan dont elle se désolidarise et ne sait que faire. Accompagnée d'un guitariste et d'un chanteur de flamenco, elle entre, débarrassée du folklore, dans un préfabriqué, pour s'entraîner à l'art du flamenco.

La danseuse reprend jusqu'à la perfection un mouvement, un enchaînement, martèle le sol de ses talons, accélère le rythme jusqu'à créer un incroyable roulement, comme possédée par ses propres pieds. La lumière rougit dans la "boîte", la vitre se nappe de buée, la silhouette de la danseuse devient floue et s'efface dans la fournaise de ses efforts. La performance coupe le souffle, les spectateurs reçoivent eux-mêmes la douleur de ce corps poussé dans ses derniers retranchements.



Autre moment d'une extrême intensité, cette danse dans un bassin rempli d'eau, où Stéphanie Fuster continue de taper de toutes ses forces, avec hargne et passion, soulevant des gerbes d'eau qu'elle ne voit même pas, jusqu'à l'exténuation. Le guitariste, sublime, accompagne chacun de ses pas avec une synchronisation presque irréaliste, utilisant tout l'instrument, cordes et caisse, le tout souligné par la plainte déchirante du chanteur.

Le spectacle tend à prouver qu'à force d'abnégation, de détermination, on arrive à tout... Plus généralement, c'est aussi de différence culturelle et de volonté d'intégration qu'il est question ici. Et ça, à nous expats, ça nous parle...

photos©Aglae Bory

*Jusqu'au 1er février, au Barbican, Silk Street, EC2Y 8DS, métro : Barbican. Entrée : de £16 à £28. 020 7638 4141 ou www.barbican.org.uk (<http://www.barbican.org.uk/>)
www.mimelondon.com (<http://www.mimelondon.com/>)*



La rage du flamenco

Publié le vendredi 31 janvier 2014 11:22 Écrit par Amandine Jean



J'aime 28 +1 0 Tweeter 5 Share 1



Nous avons fait un nouveau crochet par le London International Mime Festival, au Barbican, pour assister au spectacle d'Aurélien Bory (Compagnie 111), *Questcequetudeviens*. Une véritable initiation à la rigueur du flamenco en une heure d'émotion et d'efforts condensés.

Stéphanie Fuster entre sur scène, engoncée dans une énorme robe sévillane rouge, presque grotesque. Elle joue son propre rôle, une Française qui a tout abandonné pour aller apprendre le flamenco à Séville. Elle devait y rester pour quelques mois seulement... et après huit années, elle danse aujourd'hui au côté des plus grands. Une histoire qui a touché le chorégraphe Aurélien Bory au point de lui consacrer un spectacle.

Les débuts sont laborieux ; le corps, embarrassé, ne s'intègre pas à la tenue de circonstance, véritable carcan dont elle se désolidarise et ne sait que faire. Accompagnée d'un guitariste et d'un chanteur de flamenco, elle entre, débarrassée du folklore, dans un préfabriqué, pour s'entraîner à l'art du flamenco.

La danseuse reprend jusqu'à la perfection un mouvement, un enchaînement, martèle le sol de ses talons, accélère le rythme jusqu'à créer un incroyable roulement, comme possédée par ses propres pieds. La lumière rougit dans la "boîte", la vitre se nappe de buée, la silhouette de la danseuse devient floue et s'efface dans la fournaise de ses efforts. La performance coupe le souffle, les spectateurs reçoivent eux-mêmes la douleur de ce corps poussé dans ses derniers retranchements.



Autre moment d'une extrême intensité, cette danse dans un bassin rempli d'eau, où Stéphanie Fuster continue de taper de toutes ses forces, avec hargne et passion, soulevant des gerbes d'eau qu'elle ne voit même pas, jusqu'à l'épuisement. Le guitariste, sublime, accompagne chacun de ses pas avec une synchronisation presque irréaliste, utilisant tout l'instrument, cordes et caisse, le tout souligné par la plainte déchirante du chanteur.

Le spectacle tend à prouver qu'à force d'abnégation, de détermination, on arrive à tout... Plus généralement, c'est aussi de différence culturelle et de volonté d'intégration qu'il est question ici. Et ça, à nous expats, ça nous parle...

12 MARS 2011

teatro **C**entralEL **M**MUNDO

LOS PLIEGOS SIN CORDEL / JUAN MARÍA RODRÍGUEZ

'Questcequetudeviens'

No creo que los flamencos hayan captado realmente el sentido reversible que la declaración como patrimonio universal puede inyectarle a su género. Lo pienso contemplando el patio de butacas del Teatro Central, vacío de flamencos, ante *Questcequetudeviens*, el brillante ejercicio formalista que Aurélien Bory y la Compagnie 111 -teateros de vanguardia que cuecen su radical funambulismo ecléctico mezclándolo todo, sin reconocer jerarquías culturales ni mostrar culpa ni acomplejamiento alguno- y que esta vez han cocinado una cosa, digamos, flamenca, para Stéphanie Fuster, una francesa estupenda que hace 15 años cumplió a rajatabla con el mito actualizado de los viajeros románticos: ya formada en clásico y contemporáneo, la bailarina llegó a Sevilla buscando para su danza un perejil de pintoresquismo con una beca para seis meses. Guión clásico: inhaló Triana, se enganchó al flamenco y se quedó 8 años. (Qué nos gusta a los indígenas contar estas historias de deslumbramientos exteriores. Parece que nos ratifican en que aquí somos la hostia, ¿verdad?) Pues con esa mezcla impetuosa de curiosidad, descaro, brillantez y tenacidad que muestran tantos guiris arrimados compulsivamente a lo nuestro, Stéphanie, forjada en el magisterio de Manolo Marín, se hizo rápidamente un sitio hasta acabar en el combo de Israel Galván, el kami-kaze.

Como la chica es honesta, se sabe bailarina -que no bailaora- tiene cosas que decir y no tenía el menor interés en pasarse el resto de su vida ejerciendo en Andalucía de exótica imitadora de los viejos maestros, que es lo que los flamencos habrían querido, un floreo francés, se volvió a Toulouse para hacer lo que ella es: el flamenco a la francesa. Y eso es *Questcequetudeviens*, que elocuentemente significa «¿En qué te estás convirtiendo?» (ella y, justamente, el flamenco): un intelectual y cómico ejercicio de cabaré visual estilísticamente depuradísimo, con puesta en escena de lo más original y antiflamenco: como que la firma el gamberro (y franchute) Aurélien Bory, obispo de la iconoclastia europea más actualísima para el que el flamenco es sólo otro ingrediente más de su cocido sofisticadamente deconstruido.

El resultado es un hipnótico *tour de force* formalista: cantaor y guitarrista autoparodiando el histriónico exceso de teatralidad y de tragedia en el flamenco chocándose en cada «¡ay!» mientras se deslizan en sillas de oficina o la Stéphanie despojada de su escarlata vestido de faralae, que se le separa del cuerpo con una mágica autonomía encantadoramente surrealista. Pues eso no le mola a los cabales, acantonados en su canon indigenista, incapaces de sentir la curiosidad de ver qué es el flamenco para unos artistas europeos interdisciplinares ni de digerir la propuesta en el contexto del mestizaje de todos los lenguajes.

Nada: imposible. Como este escénico quejío y este baile no son, ni remotamente, pura sangre -aunque al fondo viéramos la nuez flamenca despojada de cáscara y virutas- el espectáculo pasa de puntillas o es acusado de gelidez norteña; de falta de racialidad y pellizco. Quieren comparar la arraigada tradición flamenca de Toulouse con la denominación de origen de Utrera. ¡Y no coinciden: qué pena! Lo dicho: yo no creo que los flamencos hayan captado el sentido reversible -el único quizá innovador - de esa orla del patrimonio universal que aquí (creían) sólo traería más subvenciones de la Unesco. Pues abran juego, señores, porque el casino se ha hecho grande.

(P.D. José Luis Castro la lía en el Cervantes de Málaga, al que los integristas de la secta antibaco acusan de desacatar la ley porque en *El secreto de Susana*, de Wolf-Ferrari, iqué escándalo!, la protagonista fuma. ¡Claro, es la historia de una señora cuyo oculto vicio tabaquista prende los celos del marido, que olisquea su ropa y sospecha que el pestazo es del humo de otro hombre! José Luis probó con un probito pitillo de atrezzo electrónico: pero el chupete era ridículo, fosforeaba extraterrestre y exhalaba un humillo tan blandiblu que la viciosilla quedaba en una bendita puritana salida de la desintoxicación en una clínica. Más verismo da el denso humazo de un tóxico cigarro verdadero. Y eso ha catapultado al Cervantes hasta los titulares nacionales a los que apenas trepa. Censura, catecismo progre y estúpida ortodoxia, es lo que hay. Lástima, no puedo ir: yo pagaría por solo oler ese pitillo).

12 de marzo de 2011

TEMPORADA 10-11

5 MARS 2011

lecloudanslaplanche_critique

http://www.lecloudanslaplanche.com/Reserve_pages/Questce...

Actualité critique du spectacle vivant / Grand Toulouse

[accueil](#) / [critiques](#) [à venir](#) [agenda](#) [à côtés](#) [liens](#)

Voyage au bout du flamenco

Questcequetudeviens ?, le nouveau spectacle d'Aurélien Bory écrit pour la danseuse Stéphanie Fuster, est à l'affiche du Théâtre Garonne.

Elle paraît dans une robe rouge carmin qui fait d'elle une andalouse jusqu'au bout de ses talons noirs. Elle finira dans une robe noire comme la mort à venir. En cinquante minutes seulement, Stéphanie Fuster raconte par le flamenco ses fragments de vie femme en devenir, elle danse comme si elle parlait, elle claque, tourne, virevolte sur les rythmes saccadés de la guitare de José Sanchez et du chant lancinant d'Alberto Garcia. Un spectacle hors des sentiers battus qui explore, exploite et interroge les limites du flamenco.

Cinquante minutes de la vie d'une femme
C'est un spectacle en trois tableaux dans lesquels se meut Stéphanie Fuster. La scène est elle aussi divisée en trois espaces. Elle offre un décor simple aux lignes épurées et aux figures géométriques sobres, à la vue desquelles l'aficionado des créations boryennes retrouve d'emblée la patte du metteur en scène : un praticable carré cerné par un faisceau lumineux, un cube blanc et un pavé tout aussi blanc semblable à un préfabriqué.
Aux origines du flamenco, il y a le son, il y a le rythme. D'abord danseuse en gestation, Stéphanie Fuster esquisse les pas et la gestuelle de cette danse populaire qui vit le jour chez les gitans et les andalous. Puis elle se transforme en pantin désarticulé et émet des onomatopées avec une ironie moqueuse envers elle-même ou cette danse.
Femme d'aujourd'hui devant un miroir invisible, danseuse qui répète, s'épanouit et fait surgir la danse derrière la vitre du préfabriqué, le rythme endiablé de ses pas touche à l'essence du flamenco, la cadence atteint son apogée, la musique l'accompagne inexorablement jusqu'à ce que la danseuse devienne une forme floue derrière la buée de la vitre. Elle danse, se déshabille, se rhabille, sort de cet aquarium lumineux pour forger le tableau final, à nouveau dans l'espace du carré central qui se transforme peu à peu en mare aquatique. Ses talons claquent dans l'étendue d'eau, le son de ses pas devient assourdissant tandis que la mélodie de la guitare et du chant montent toujours plus, jusqu'à un rôle funèbre.

Questcequetudeviens ? interroge la temporalité d'un bout à l'autre du spectacle. Les tableaux dansés illustrent trois moments de la vie de cette femme, de manière chronologique, de sa naissance au flamenco jusqu'à l'extinction de la danse. Une histoire en dehors de toute forme dialoguée est livrée au public. La danse, la guitare et le chant résonnent et se font échos, parfois de manière humoristique en teintant le spectacle de ces notes comiques chères à Aurélien Bory. Il ne se prive pas non plus d'offrir aux spectateurs, comme dans toutes ses créations, des situations originales où naissent l'illusionnisme et la magie, en jouant avec les accessoires, le décor et la lumière.

La richesse de *Questcequetudeviens ?* apparaît tant sur le plan visuel que sonore et musical ; la complicité du guitariste José Sanchez et du chanteur Alberto Garcia s'harmonise parfaitement avec la chorégraphie de Stéphanie Fuster, dont la danse est époustouflante de grâce et de maîtrise. La mise en scène, pra les trois espaces et autant de cadres différents qu'elle donne à l'action, permet de créer des images parfois quasi-cinématographiques. La lumière s'allume tantôt dans l'espace vitré derrière lequel évolue la danseuse, tantôt décline sur le cube où est juché le guitariste, tandis que le chanteur est perché sur le toit du pavé blanc tel un amant poussant la sérénade. Parmi ces images insolites qui pourraient être tirées d'une comédie musicale à l'espagnole, Stéphanie Fuster, elle, s'éclabousse en dansant dans l'eau baignée de lumière verte, qui se reflète sur les murs de brique du théâtre.

La collaboration entre Aurélien Bory, dont les créations relèvent plus d'un genre inclassable que du "nouveau cirque" proprement dit, et Stéphanie Fuster, s'inscrit au croisement de deux parcours artistiques différents et donne naissance à une création contemporaine, singulière et magnifique. Le public est conquis devant tant de beauté sonore et visuelle. *Questcequetudeviens ?* Du nouveau flamenco ? Ou plutôt le flamenco exploité d'une manière différente, peut-être nouvelle ? Que devient le flamenco ? *Questcequetudeviens ?*, une manière d'avoir la réponse. Il

Mélinée Benamou



La femme, la naissance et la mort. (Photos Aglaé Bory)

Danse

Questcequetudeviens ?

Conception, scénographie, mise en scène : Aurélien Bory.
Chorégraphie, interprétation : Stéphanie Fuster.
Musique : José Sanchez, avec Alberto Garcia.
Lumières : Arno Veyrat. Décor : Pierre Dequivre.
Costumes : Sylvie Marucci.

Durée : 50 mn.



[galerie](#) [portrait](#) [interview](#)

4 MARS 2011



teatro **C**entral

EL MUNDO

La Compagnie 111 de Aurelién Bory, en el Teatro Central

Curiosa propuesta escénica dentro del ciclo de flamenco

Sevilla
El Teatro Central acoge hoy y mañana el espectáculo *Questcequetudeviens? (¿En qué te estás convirtiendo?)*, una propuesta escénica la Compagnie 111 de Aurelién Bory para Stéphanie Fuster. Esta obra está incluida dentro del ciclo «Flamenco y Danza contemporánea», una nueva visión de lo jondo que pretende poner sobre las tablas vanguardia y tradición, y que se enmarca en la programación de «Flamenco viene del Sur».

Qu'est-ce que tu deviens?, como la española *¿Qué tal vas?*, es una pregunta tan banal como aterradora, que indica que ha pasado el tiempo y se han producido cambios. Cuestiona las elecciones realizadas y exige una respuesta en el acto; además, obliga a mirar al mundo conocido que dejamos atrás, mientras que el proceso de transformarnos propulsa al futuro, hacia lo desconocido.

Así, Aurelién Bory esculpe en el espacio lo que Stéphanie Fuster cuenta sobre su pasado: un sueño, trabajo duro, talento y



Escena del espectáculo.

dudas. A partir de una siguiiriya, va pelando las capas del baile hasta dar con el alma del flamenco. Es una exploración en

tres niveles: desde un sueño de flamenco hasta un giro frenético, la bailarina avanza hacia un auto-sacrificio auténtico, pero desolador, al fin y al cabo.

Claves flamencas

Este espectáculo, que comenzará a las 21 horas ambos días, es un diálogo en clave flamenca en el que la bailarina Stéphanie Fuster, el guitarrista José Sánchez, y el cantaor Alberto García configuran un paisaje exótico en el que fusionan géneros y tendencias.

«Flamenco viene del Sur» comenzó en el Teatro Central de Sevilla en el año 1997 y se extendió a los teatros de la Consejería de Cultura en Granada (Teatro Alhambra) y Málaga (Teatro Cánovas) en los años 1999 y 2003 respectivamente y desde 2009 está presente en todas las capitales de provincia andaluzas.

En estos catorce años, el Teatro Central de Sevilla ha acogido 194 funciones de las 448 que lleva programadas el ciclo en toda Andalucía.

4 de marzo de 2011

TEMPORADA 10-11

3 MARS 2011



Diario de Sevilla

teatro **C**entral

Cómo maridar danza y flamenco

TEATRO CENTRAL

Si hace sólo una semana sorprendían en el Teatro Central con el estreno en España de *Sans Objet*, esta vez la compañía francesa 111 participa con otro espectáculo en el ciclo Flamenco Viene del Sur de este mismo teatro. Esta programación no sólo incluye actuaciones de flamenco puro, sino que es más heterogénea dando cabida también a la danza contemporánea (como ya ocurrió con el espectáculo de Marco Vargas y Chloe Brulé). Los franceses presentan el montaje *Questcequetudeviens? (¿En qué te estás convirtiendo?)*, de nuevo con la coreografía de Aurélien Bory.

Se trata de una de las propuestas más originales de este ciclo, pues habla del maridaje perfecto entre la danza contemporánea y el espíritu del flamenco. Así, apa-

recerá una guitarra en la oscuridad, una voz hiriente, un vestido rojo de volantes que irrumpe como un fantasma de la memoria, el taconeo sobre el agua de una piscina, una iluminación muy dramática, una bailaora (Stéphanie Fuster), un cantaor (Alberto García) y un guitarrista (José Sánchez). Todos juntos darán forma, a partir de una seguidilla, una relectura rompedora del arte jondo. La bailaora Stéphanie Fuster pasó ocho años en Sevilla aprendiendo baile flamenco y al volver a Francia pidió a Aurélien Bory que escribiera un espectáculo de danza para ella. Esta obra es, pues, fruto de esa petición.

● C/ José de Gálvez, 6. Viernes y sábado, 21.00. 15 euros



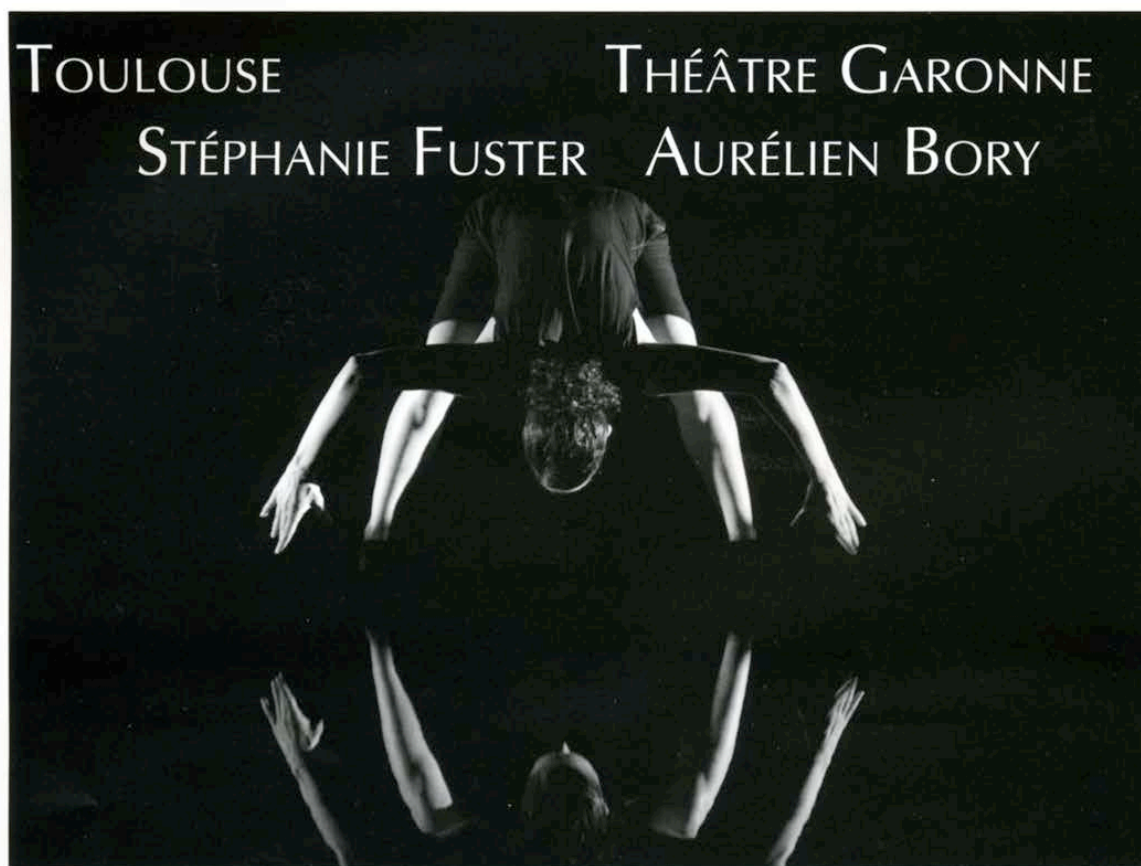
La bailaora francesa taconeando sobre el agua durante la obra. M.G.

3 de marzo de 2011

TEMPORADA 10-11

DANSE

MARS 2010



Questcequetudeviens? À question banale, éclatante réponse

C'est la question banale qui fuse lorsque surgit au coin d'une rue, dans une ville familière, un visage ami, ou lointainement aimé, après quelques années où le rideau était retombé le temps d'un entracte. Et, celui ou celle à qui on la pose, voit soudainement défiler en quelques secondes tout ce temps que le regard de l'autre n'a pas connu. Aurélien Bory a posé la question à Stéphanie Fuster et a mis en scène sa réponse. Et pendant cinquante minutes Stéphanie va nous rejouer, en trois actes, le film de sa jeune vie, de la naissance de sa passion à sa réalisation

Stéphanie

De la petite jeune fille élégante et discrète, brillante étudiante en droit à la jeune femme possédée par le « duende » du flamenco, c'est l'histoire d'une passion qui nous est donnée à voir dans ce spectacle. L'histoire de Stéphanie, qui des rives de la Garonne la mène à celles du Guadalquivir. Partie pour quelques mois, elle y reste 8 ans, peaufinant auprès des plus grands maîtres sévillans ce qu'elle avait déjà commencé à apprendre à Toulouse auprès d'Isabel Soler.

Le temps de l'illusion :

Sur une scène dépourvue de rideau, dans une lumière sourde et irréelle, résonne longuement un accord de guitare, répétitif, lancinant. Sur scène 3 éléments sortent peu à peu de l'ombre : un cube blanc, un préfabriqué tout aussi blanc et vitré et un carré au sol qui occupe le devant de la scène. Sortant de l'ombre également, apparaît alors une fine silhouette disparaissant sous les volants carmins de la, pour nous, typique robe « flamenca ». Stéphanie s'avance et se penche au bord de cette scène-piste, comme attirée par un miroir (aux alouettes?). Et puis une main dessine une volute dans l'air, des onomatopées rappel-

lent un rythme flamenco, ou bien est-ce une manière de se moquer d'elle-même, de ce qui n'est encore qu'un rêve. Rêve de petite fille qui esquisse les premiers pas de cette danse qui, elle le sait déjà, sera sa vie, qui joue avec les volants de cette robe qui va devenir symbole de cette culture flamenca, si codifiée et parfois bien galvaudée. La femme émerge peu à peu de ce carcan, le promène, s'en pare comme une madone lors d'une procession, tandis que la voix profonde du chanteur Alberto García clame une saeta où les mots de « divina », « cruz » et « penitencia », annoncent le long chemin de croix qui attend cette chrysalide parvenue enfin, dans un dernier soubresaut et un dernier « taconeo », à se débarrasser de cette enveloppe rigide qui l'enfermait dans une tradition détournée.

De sueur et de sang :

L'acte deux commence par une transition incongrue : un guitariste flamenco, jouant assis sur une chaise de bureau, poussé, comme par jeu, par un chanteur assis sur ce même type de siège. Stéphanie réapparaît en tenue de travail, dans ce préfabriqué-studio, séparée du public par une vitre, seule face à son miroir. Et là commence le long travail d'apprentissage; le talon qui frappe encore et toujours, labourant le sol, comme pour prendre racine dans la terre nourricière de la danse. Les bras qui s'élancent vers le ciel, jouent avec leur ombre sur le mur et le miroir, formant un extraordinaire kaléidoscope qui ondule au gré des gestes de la danseuse. Et puis l'épuisement, le découragement, la tentation de tout abandonner, et le sursaut, la reprise avec encore plus la rage d'y arriver. La sueur qui peu à peu voile la vitre du studio, la chaleur perceptible qui pousse Stéphanie à se défaire à nouveau du superflu, pantalon, tee-shirt, chaussures, maillot, tout tombe à terre, et sur la vitre embuée l'empreinte d'un corps, du bras, des mains, abandonnés comme la mue d'un reptile, dans l'herbe sèche.

Maintenant et toujours ?

Troisième acte. Nous revoici sur la scène-piste, les lampions de piste se sont éteints, la petite robe noire a remplacé les volants et le maillot



de danse. La danseuse va s'élancer, mais un bruissement léger l'arrête. L'eau envahit lentement le sol ; l'eau, l'élément déstabilisant. Qu'en sera-t-il de cette danse quand faire résonner la terre sous les coups de talon en est l'essence même? Et le miracle arrive. On retrouve la fougue, l'énergie incroyable de Stéphanie qui transforme cet écueil liquide en partenaire, s'auroolant de mille gouttelettes irisant la grâce de ses bras. Et l'on retrouve dans sa chorégraphie ce « flamenco nuevo », qui casse les gestes, raidit les mains qui, quelques secondes avant, agrippaient une ombre, cambre les corps encore plus que naguère.

C'est là qu'éclate de façon encore plus confondante la totale osmose entre la guitare (quelle sensibilité chez José Sanchez!), le chant (magnifique Alberto García) et la danse. Avec, toujours sous-jacent, ce sentiment d'urgence, de marche inexorable, vers quoi? « Reniego de mí sino » dit la copla qui accompagne cet instant, « je nie farouchement ce destin qui est le mien... » Et la danseuse prend à bras-le-corps ce nouveau défi. Stéphanie dompte l'eau, s'en amuse, s'y immerge jusqu'à conjurer le sort et triomphe enfin s'y étendant, immobile tandis que la guitare reprend le même accord lancinant du début du spectacle, et que la lumière meurt lentement.

Aurélien

Le magicien de cette tranche de vie c'est Aurélien Bory, directeur artistique de la Compagnie 111, à qui l'on doit des spectacles « détournés » de leur sens premier, comme « Les sept planches de la ruse » ou « Taoub », avec toujours une approche singulière d'autres visions artistiques venues d'autres continents.

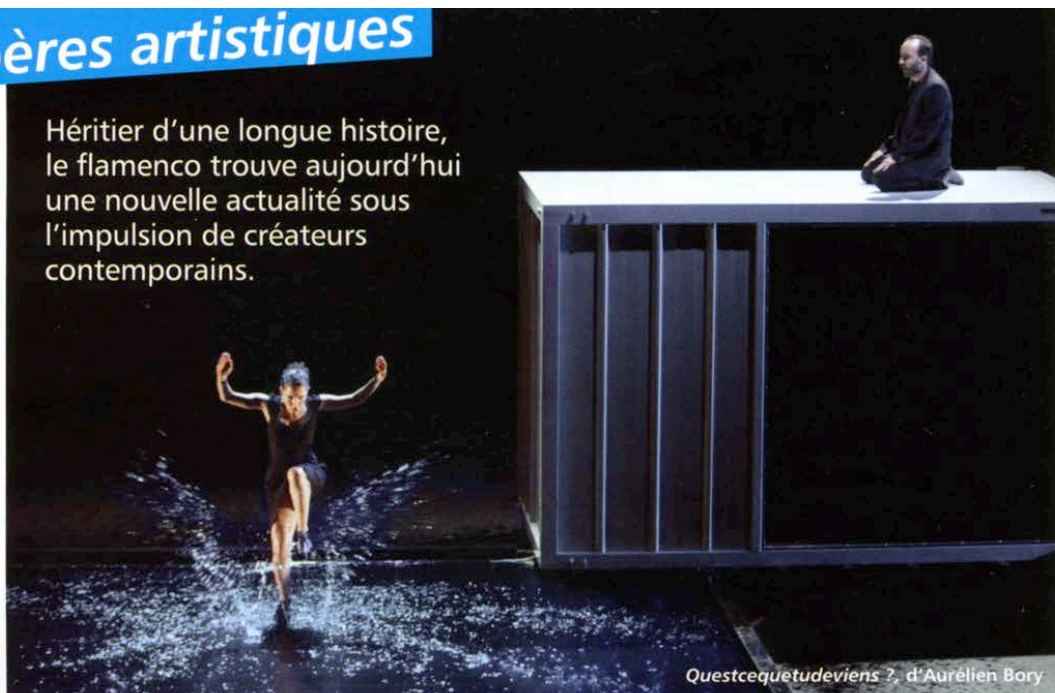
On retrouve dans celui-ci le travail de l'illusion : la robe rouge qui avale la danseuse, à la verticale ou à l'horizontale ; le cirque et sa guirlande de petites ampoules autour de la scène ; la fantaisie qui fait chanter un chanteur de flamenco, tombé de sa chaise à roulettes et qui continue son chant, à plat ventre! Mais ce qui sous-tend tout le spectacle, c'est la notion d'enfermement présente à chaque séquence. Stéphanie se retrouve enfermée dans une robe, dans son studio, dans son art, dans la solitude où vivent les artistes et les créateurs. Magie, illusion, fantaisie, tout y est, plus l'art consommé de Stéphanie Fuster, celle dont Vicente Pradal dit « qu'elle est l'une des meilleures danseuses flamencas que l'exil ait jamais données » et qui a su se nourrir aux sources du « flamenco nuevo » d'Israel Galván, pour nous en donner une magnifique interprétation personnelle. **Annie Rodriguez**

Stéphanie Fuster, Alberto Garcia, ph. A. Bory



Repères artistiques

Héritier d'une longue histoire, le flamenco trouve aujourd'hui une nouvelle actualité sous l'impulsion de créateurs contemporains.



Questcequetudeviens ? d'Aurélien Bory

Le flamenco contemporain

Une nouvelle génération de danseurs et chorégraphes flamenco fait parler d'elle. Ils ont en moyenne entre trente et quarante ans, gravitent autour de Séville ou de Jerez (sud de l'Espagne), berceau du flamenco. Chacun à leur façon, ils fouettent les codes de la tradition pour en extraire une urgence nouvelle, une écriture au plus près de leur énergie d'aujourd'hui. Des noms : Sara Baras, Israel Galván, Andrés Marín, Mercedes Ruiz, Eva Yerbabuena... Régulièrement programmées en France, au Théâtre de la Ville à Paris, aux Gémeaux de Sceaux ou au festival Montpellier Danse, ces têtes chercheuses font du tiraillement entre tradition et modernité, le ferment d'une recherche chorégraphique de premier plan. Si certains comme Galván et Marín prennent résolument des libertés vis-à-vis du flamenco, tous brandissent une écriture de la danse épurée dont le dynamisme tranchant s'inscrit dans l'espace comme une fulgurance graphique. Souvenir du solo féroce d'Eva

Yerbabuena, en 2000, au Théâtre des Abbesses, à Paris. Loin d'un divertissement séduisant, sa danse douloureuse, exaspérée, explosait son corps dans une écriture segmentée très contemporaine. L'apparition de ce flamenco nouveau, entraîné par des personnalités comme Belén Maya, entre autres, remonte à une dizaine d'années. Selon le spécialiste Jean-François Carcelen, professeur de littérature espagnole à l'Université Paul Valéry, à Montpellier, «le flamenco est en train de connaître un bouillonnement après la disparition d'une figure majeure comme Antonio Gades (1936-2004) qui avait débouché sur une période dominée par la théâtralité et la narration au début des années 80. Aujourd'hui, des personnalités comme Galván et Marín ne se contentent pas de reproduire la tradition. Ils défrichent une route et ils prennent des risques.»

Minimalisme

Apparu en France en 2004 dans son solo *Mas alla del tiempo*, Andrés Marín partage avec Israel Galván, que l'on découvre un an plus tard, en solo également

dans *La Edad de oro*, un goût pour le minimalisme. Faire peu pour réduire le geste à un signe, la danse à son essence, est le point commun de ces deux danseurs basés à Séville. Cette raréfaction du mouvement, loin du débordement ordinaire typique du flamenco, s'accompagne souvent d'un ralenti, d'une suspension du geste comme saisi dans un rêve. Toujours au bord d'un déséquilibre, tendu comme un arc, Marín tire sur le mors de son énergie pour se lâcher soudain dans des rafales de gestes crépitants. L'élan retenu de Galván se combine avec une sensualité paradoxale. À l'écoute de sa danse, il en répète parfois des pas comme pour en pénétrer le secret. Sa particularité : donner des hanches au flamenco masculin à la mesure de son physique. Inspirée par sa mère, la danseuse Eugenia de Los Reyes, Galván s'est approprié les codes féminins – roulements de bassin, jeu de bras... – pour donner de l'amplitude à son vocabulaire. Parallèlement, ses collaborations multiples, en particulier avec des danseurs de butô japonais, soulignent

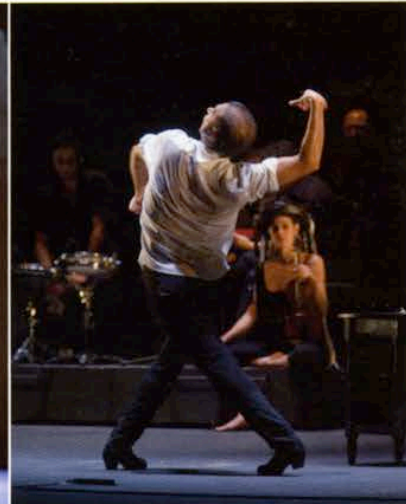
d'accents insolites son flamenco qu'il revendique comme une «synthèse de nombreux styles». Son apparition en short et torse nu, le visage couvert d'un masque de latex, dans *El Final de este estado de cosas, Redux* (2008), concentrait le tragique intime du flamenco et du butô. Marín et Galván s'aventurent aussi sur des terrains thématiques originaux. S'inspirer de *l'Apocalypse* de Jean pour en tirer une version magistrale jusque dans son étrangeté signe la personnalité iconoclaste de Galván. Musicalement aussi, les deux chorégraphes multiplient les propositions. Trois orchestres différents (tradi, jazz, hard-rock) soutiennent *El final...* Ce sont des volées de cloches, jouées par le campanologue Llorenç Barber qui accompagnent Marín dans *El Cielo de tu boca* (2009). Dans un paysage d'une trentaine de cloches inspiré par sa ville natale de Séville, Marín aiguise encore sa danse sèche comme un coup de feu, mais se libère aussi pour oser des intermèdes clownesques. Avec deux grosses cloches de vaches accrochées aux fesses, il dévoile une autre facette de lui-même. Quant à Galván, il force l'intérêt, toujours dans *El Final...*, en se lovant dans des cercueils ou dérapant sur un plancher mobile dange-reux à souhaits.

Nouveaux territoires

Parallèlement à ces irruptions déstabilisantes, des motifs chers au flamenco réapparaissent sur les plateaux comme s'il existait une sorte de fonds commun à l'histoire spectaculaire de cette danse. Deux exemples : la mise en scène de la géographie de la danse née dans le triangle d'or Séville-Grenade-Jerez ou encore celle de ses origines urbaines dans les «cafés cantantes» où se réunissaient les danseurs et les chanteurs. En 1994, La Hoyos chorégraphiait *Los Caminos andaluces*, spectacle dans lequel elle retraçait le périple du flamenco. Récemment, on a pu voir Mercedes Ruiz «fière d'être jerezin, pleine d'orgueil même» dans «Junca» («authentique» en patois ancien de Jerez), raconter sa ville à travers une balade dans le quartier populaire de San Miguel. Là sont nés nombre de musiciens, chanteurs et danseurs fameux comme Chacón, Torres ou La Florès. C'est pour célébrer aussi les anciens que Marín a mis en scène *El Alba del último día* (*L'Aube du dernier jour* - 2007) en évoquant trois cafés flamenco



Vanguardia Jonda, Andrés Marín



Israel Galván

de Séville, Grenade et Malaga. Si la théâtralité baisse pavillon, le recours au livret en séduit toujours quelques-uns. Sur un versant «grand public», Sara Baras, née à Cadix mais installée aujourd'hui à Madrid, fait régulièrement un tabac au Théâtre des Champs-Élysées, à Paris, depuis son premier passage en 1996. Interprète dans des compagnies prestigieuses comme celle de El Güito, elle s'inscrit avec une élégance déterminée (ses robes-fourreaux n'ont rien à voir avec le style gitan des années 80) dans les traces des grands aînés, comme Antonio Gades et Cristina Hoyos, ou encore de personnalités comme Antonio Canales. Au croisement de la danse et du théâtre, elle s'attaque à des mythes inoxydables tel *Carmen* (2007) tout en ouvrant large, et avec un certain courage, la palette des scénarios. C'est Jeanne la Folle (1479-1555), reine d'Espagne emprisonnée pendant une partie de sa vie qui inspira *Juana la Loca* (2000) et *Mariana Pineda* (2002), l'héroïne trop amoureuse de Lorca qui donne son titre au spectacle. Baras aime raconter des

histoires, le plus souvent tragiques, tout en découpant la gestuelle flamenca. Elle maintient aussi la présence du corps de ballet sans (trop) céder à la tendance intermède décoratif. Ses bouleversements, ses glissements de terrain, ont déjà pour conséquence de dégager de nouveaux territoires au flamenco. Exemple de la génération montante, la danseuse et chorégraphe française Stéphanie Fuster. Toulousaine formée en Espagne où elle s'installe de 1998 à 2006, elle a travaillé auprès d'Israel Galván avec lequel elle a collaboré pour différents spectacles. Elle s'est distinguée dans une pièce mise en scène par Aurélien Bory et intitulée *Questcequetudeviens ?*, accompagnée par un guitariste et un chanteur. Présenté au Théâtre Nanterre-Amandiers, à Nanterre, en octobre 2009, ce solo léger, fragile, d'une grande fraîcheur, en impose par sa facture esthétique limpide – un carré de planches, un abri vitré – et son flamenco explosif et ciselé. Une danse délocalisée mais néanmoins enracinée pour une femme d'aujourd'hui. ■ ROSITA BOISEAU

En tournée

- *El Final de este estado de cosas, Redux*, d'Israel Galván. Le 8 avril – L'Arsenal de Metz (54), 27-28 avril – La Comédie de Clermont-Ferrand (63), 29 mai – Maison des arts de Créteil (94), du 31 mai au 5 juin – Théâtre de la Ville de Paris (75).
- *Questcequetudeviens ?*, d'Aurélien Bory avec Stéphanie Fuster. Le 31 mars au Théâtre de l'Agora, à Évry (91), les 18 et 19 mai au Théâtre de la Foudre au Petit-Quevilly (76).
- *Vanguardia Jonda*, d'Andrés Marín. Le 4 mai à Narbonne (11), les 6, 7 et 8 mai à Sceaux (92), le 28 mai Chalons-sur-Saône (71). Le 8 juillet au Festival de Mont-de-Marsan (40). Du 29 septembre au 5 octobre à la Biennale de la danse à Lyon (69). Le 1^{er} octobre à Échirrolles (38) et le 2 octobre à Vienne (38).
- *Bailes alegres para personas tristes*, de Belén Maya. Le 27 mars, Colomiers (31).

Le flamenco revisité

BOULAZAC Dans « Qu'est-ce que tu deviens ? », donné ce soir à l'Agora, le metteur en scène Aurélien Bory fait le portrait d'une danseuse de flamenco

CHANTAL GIBERT

c.gibert@sudouest.com

Un spectacle original sera donné ce soir à l'Agora de Boulazac. Dans « Qu'est-ce que tu deviens ? », Aurélien Bory porte un regard neuf sur le flamenco.

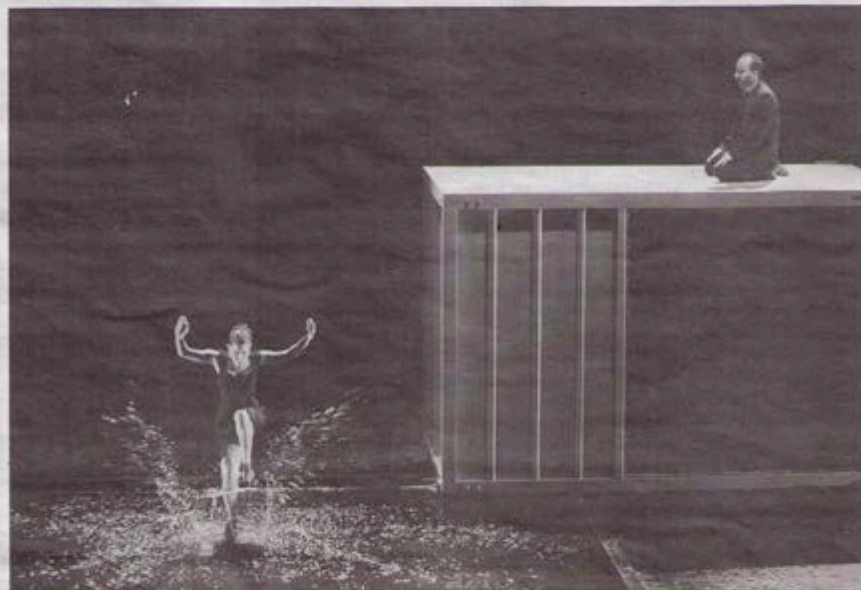
Jeune metteur en scène toulousain, Aurélien Bory est venu plusieurs fois à l'Agora. Il y a présenté les spectacles de la Compagnie III, « Plan B » et « Plus ou moins l'Infini » et l'an dernier « Les Sept planches de la ruse » avec des acrobates chinois.

Inventif et novateur, il explore différents domaines dans chacune de ses créations. Mais c'est la première fois qu'il se tourne vers la danse et le flamenco. Il réunit sur le plateau une danseuse, Stéphanie Fuster, un guitariste, José Sanchez et un chanteur, Alberto Garcia.

Un itinéraire

« Je connais Stéphanie Fuster depuis longtemps. Je l'ai retrouvée quand elle est rentrée d'Espagne en 2006. Elle m'a demandé de la mettre en scène. J'ai eu l'idée de faire son portrait », explique Aurélien Bory.

Toulousaine elle aussi, Stéphanie Fuster est partie huit ans à Séville, travailler le flamenco avec les plus grands maîtres dont Israël Galvan et Juan Carlos Lerida. Aurélien Bory a été fasciné par cette démarche. « Il y a une radicalité, c'est un peu comme entrer en religion. »



C'est la première fois qu'Aurélien Bory se tourne vers la danse. PHOTO DR

Le spectacle retrace cet itinéraire, en trois parties. La découverte du flamenco est symbolisée par une robe flamboyante, une robe objet qui va agir comme une marionnette. Puis vient le temps du travail en studio, de la solitude, de l'isolement. Le final pose la question du devenir du flamenco de manière d'ailleurs assez inattendue avec une

danse dans l'eau. « C'est un parcours exemplaire. Il traduit une volonté très affirmée et en même temps la fragilité et le doute. Il y a un combat de tous les jours. Une question qui peut paraître banale comme « Qu'est-ce que tu deviens ? » prend un sens nouveau. Elle est celle qu'on se pose tous les jours pour savoir où l'on en est, si on

avance dans sa démarche. Elle devient alors essentielle. »

Pratique

Ce soir à 20 h 30 à l'Agora de Boulazac. Plein tarif, 20 euros ; groupes, adhérents, 16 euros ; moins de 26 ans, demandeurs d'emploi, 10 euros ; moins de 18 ans, 7,50 €. Réservations au 05 53 35 59 65.

La fragilité choisie d'Aurélien Bory

Le chorégraphe a conçu une ode au flamenco

Spectacle

Questcequetudeviens? La banalité du titre de la nouvelle pièce du metteur en scène Aurélien Bory, à l'affiche du Théâtre Nanterre-Amandiers, ne donne aucun indice sur le spectacle. Bien au contraire. Il se situe résolument à l'opposé. Ce trio, entre une danseuse flamenco (Stéphanie Fuster), un chanteur (Alberto Garcia) et un guitariste (José Sanchez), possède la saveur indéfinissable d'un plat exotique et inédit. On en teste d'abord longuement chaque bouchée avant de l'adopter.

La recette de *Questcequetudeviens?* fait dans la légèreté, la fragilité, le peu. Quelques notes de guitare dans l'obscurité, une voix qui écharpe l'air, une robe rouge à volants comme un fantôme surgi du fond de la mémoire... Paradoxalement, ce qui pourrait ressembler à des faiblesses devient les qualités d'un spectacle qui s'aime et se revendique fluet, fuyant, bâti avec trois fois rien sur un espace vide.

A quoi tient alors la solidité de ce trio flamenco? A son travail du plateau et une foule de détails ajustés. Quand ils ne tuent pas, on sait combien les détails signent un propos. Entre l'abri façon cabane de chantier en verre, qui se transforme en petit studio de répétitions, et le carré de planches surélevées qui accueille la danseuse, les interprètes passent et disparaissent, jouent à cache-cache, glissent sur des fauteuils à roulettes. Aurélien Bory aurait presque pu chorégrapier cette pièce dans un couloir où les personnages se croiraient comme dans un rêve.

Une image, une seule, pour l'exemple, qui fait l'originalité magique de *Questcequetudeviens?* Soudain, des plaques de buée recouvre la vitre de la cabane jusqu'à opacifier le lieu. L'hiver passe en quelques secondes, avec les bouches et les cheminées qui fument.

Le talent des interprètes, en particulier celui de Stéphanie Fuster, est pour beaucoup dans la beauté de cette pièce qui prend imperceptiblement la tournure d'un portrait et d'une déclaration à la dan-

seuse. En cinquante-cinq minutes, Stéphanie Fuster glisse de la petite fille déguisée en espagnole à la femme d'aujourd'hui pour qui le flamenco est devenu un code d'accès à la vie.

Sa danse est retenue, sèche, toute en arêtes. Lorsqu'elle explose dans l'air comme un coup de feu, elle dessine un graphique électrique. Son *zapateado* (frappe des pieds) semble arracher du sol des tremblements, des secousses qui irradiant jusqu'au bout de ses doigts. L'obstination à trouver son mouvement se lit dans chacun de ses gestes. Stéphanie Fuster est une femme dure à danser, élégante.

Respiration

D'origine toulousaine comme Aurélien Bory, elle a quitté la France pour Séville et le flamenco. De 1998 à 2006, elle se forme auprès de Manolo Marin, puis d'Israël Galvan, avec lequel elle collabore pour différents spectacles. En 2006, elle crée la *Fabrica Flamenca* à Toulouse. C'est elle qui a demandé à Aurélien Bory de la mettre en scène. Il a dit oui.

Questcequetudeviens? ressemble à une prise de respiration dans la production d'un metteur en scène qui aime les pas de côté. Bory fait tourner actuellement son gros format *Les Sept Planches de la ruse*, créé en 2007 pour quatorze acrobates chinois, et répète un nouveau spectacle avec un robot, intitulé *Sans objet*. Depuis 2000, le parcours de celui qui aime fusionner des choses a priori incompatibles ne cesse de surprendre. L'acoustique architecturale d'abord, puis le cirque, le jonglage, le théâtre et la danse, font partie de ses munitions. Ciseler une miniature comme *Questcequetudeviens?*, accroche un nouvel exploit à son palmarès. ■

Rosita Boisseau

Questcequetudeviens? d'Aurélien Bory. Théâtre Nanterre-Amandiers, 7, avenue Pablo-Picasso, Nanterre. Jusqu'au 24 octobre. Du mercredi au samedi, à 20 h 30. Le dimanche à 15 h 30. Tél.: 01-46-14-70-00. De 12 € à 25 €. www.nanterre-amandiers.com

LE FIGARO

1^{ER} OCTOBRE 2009

Le flamenco mis à nu

Avec « Questcequetudeviens ? », présenté aux Amandiers de Nanterre, Aurélien Bory décortique les arcanes d'une danse à succès.

ARIANE BAVELIER

Une fille s'avance dans une robe flamenco rouge, poitrine et croupe généreuses, les bras comme des lianes traçant dans l'espace une calligraphie d'envoûtements. Elle plie les genoux mais la robe reste raide : là voilà transformée en menine, incarnation humoristique d'une future grande d'Espagne. D'un coup, elle arrache sa robe postiche et la fait danser dans les airs. Voilà le flamenco démasqué : c'est le rêve incendiaire de la jeune fille, Stéphanie Fuster, mince et vêtue de noir qui se rêve en fatale danseuse.

Comment accomplir cette métamorphose ? Aurélien Bory, génial scénographe de *Questcequetudeviens ?*, nous la donne à voir en direct. Elle s'effectue dans une boîte montée sur la scène et équipée d'un miroir et de néons blafards. Toutes les étoiles du monde éclatent dans une semblable bulle, mais celle-ci se loge dans un de ces préfabriqués de chantier chers aux Gitans de Triana.

Passent dans cette couveuse, où la jeune femme s'enferme à répéter sans cesse le zapateado, un guitariste et un chanteur. Le premier gratte depuis un fauteuil de bureau à roulettes récupéré dans une décharge, mais les deux possèdent un vrai

style andalou. Leur musique donne son rythme aux talons qui s'essaient à la suivre puis la scandent, et finalement la submergent.

C'est que la danseuse, enfin sacrée par le flamenco, se risque hors du préfabriqué. Elle danse dans un rectangle bordé d'ampoules. Une scène ? Non, voilà qu'il se remplit d'eau. Les pieds la font voler par gerbes, le buste se réfléchit dedans, le bruit des talons amplifié par le liquide se fait assourdissant. Jusqu'à ce que la dan-

seuse s'y allonge, superbe et pantelante. Et immobile soudain, comme satisfaite de son destin accompli.

À Toulouse, Aurélien Bory créera une nouvelle pièce le 7 octobre, *Sans objet*, pour un robot et un danseur, Pierre Rigal. De *Taoub* aux *Sept Planches de la ruse*, chacune des créations de cet ingénieur passionné de cirque et de danse est une véritable démonstration de poésie et d'intelligence. ■

Amandiers de Nanterre. Jusqu'au 24 octobre.



Stéphanie Fuster se rêve en fatale danseuse de flamenco. DOM/ARTCOMART

Une comédie déco

« Qui est M. Schmitt ? », la nouvelle pièce du Théâtre de la Madeleine, est aussi légère qu'

NATHALIE SIMON

La dernière saison, l'auteur et acteur Sébastien Thiery s'était fait remarquer des amateurs de théâtre avec sa pièce *Cochons d'Inde*, jouée au Théâtre Hébertot, avec Patrick Chesnais. Une comédie qui entraînait le spectateur dans un univers absurde. Pour *Qui est M. Schmitt ?*, mise en scène par José Paul et Stéphane Cottin à la Madeleine, il reprend les mêmes ingrédients, mais avec un succès moindre.

L'argument est aussi léger qu'une bulle de savon : M. et Mme Bélier, joués par

Richard Berry et Raphaëline Goupilleau, dinent tranquillement chez eux jusqu'au moment où le téléphone sonne. Le problème, c'est qu'ils n'y sont pas abonnés. C'est le début du cauchemar. D'autres éléments semblent prouver qu'ils ne sont pas dans leur appartement. Le tableau représentant la belle-mère de madame a été remplacé par le portrait d'un berger allemand, les livres de la bibliothèque et les vêtements dans les placards ne sont pas les leurs. Un policier les interroge sur leur identité, puis un psychiatre...

Sébastien Thiery explore la frontière entre le réel et le fantastique en enfermant

LA DÉPÊCHE DU MIDI – 15 JANVIER 2010

Toulouse. Quand le flamenco joue avec l'eau et le feu

<http://www.ladepeche.fr/article/2010/01/15/755381-Toulouse...>



Toulouse et sa région

ACTU

PRATIQUE

SPORTS

LOISIRS

« Toulouse

Publié le 15/01/2010 10:21 | Jean-Luc Martinez

Du 16/01/2010 au 17/01/2010

Toulouse. Quand le flamenco joue avec l'eau et le feu

Vu création théâtre et danse



Qu'il interroge l'espace ou qu'il questionne les corps, Aurélien Bory apporte toujours une réponse humaine à ses spectacles. Un sentiment, une palpitation, un souffle de vie, témoins de l'air de temps. Appelé à jouer à travers le monde, le créateur toulousain le plus audacieux n'hésite cependant pas à se renouveler, tout en conservant son identité artistique.

Révélé par une technique circassienne habile et maîtrisée, empreinte d'humour et de fantaisie, il trouve l'aboutissement de son art avec l'inoubliable « Plan B ». C'est pourtant « Plus ou moins l'infini » qui lui permet d'inventer une nouvelle forme de spectacle. Du jamais vu. De la poésie dans l'espace qui dépasse les codes du cirque, du théâtre ou de la danse, pour parvenir de façon artisanale à une perfection technique, à un sentiment de plénitude spirituelle.

« Questcequetudeviens ? », présenté jusqu'à dimanche au Théâtre Garonne, ne déroge pas à la nécessité de faire couler du sang dans les veines de ses univers esthétiques. Un rouge carmin davantage qu'écarlate teinté avec justesse cette nouvelle création rythmée par la fougue maîtrisée

du flamenco. Comme pour « Taoub », son captivant travail proposé avec douze acrobates marocains, « Questcequetudeviens ? » est riche de sens et d'émotions. Imprévisible, il joue avec l'eau tout autant qu'avec le feu sacré d'une danse qui est avant tout une identité. « Questcequetudeviens ? », plus que tout autre spectacle, questionne de façon directe la nature humaine.

Aurélien Bory a choisi d'adapter son univers à celui de la danseuse de flamenco Stéphanie Fuster. Formée à Toulouse par Isabel Soler puis à Séville avec Manolo Marin, elle a déjà dansé aux côtés du prestigieux Israël Galvan. La rencontre entre le créateur et la danseuse permet de découvrir un portrait sensible d'une artiste en devenir, d'une femme qui se libère.

L'une des plus grandes réussites de ce spectacle réside dans la complicité artistique qui lie, en direct sur le plateau, la mélodie affirmée du guitariste José Sanchez, le chant profond d'Alberto Garcia et le mouvement énergétique de la belle Stéphanie Fuster.

Seule une vision davantage esthétisante qu'émotionnelle parfois, notamment lorsque la danseuse

LA DÉPÊCHE DU MIDI – 11 JANVIER 2010

Le flamenco affranchi de la Cie 111

<http://www.ladepeche.fr/article/2010/01/11/752239-Le-flame...>



Publié le 11/01/2010 03:49 | **S.B.**

Le flamenco affranchi de la Cie 111



C'était annoncé, avec la Collection d'hiver, on allait voir des spectacles en dehors des sentiers battus. C'est bien le parti pris par Aurélien Bory et de la Cie 111 avec « Questcequetudeviens ? ». Dans l'esprit d'un Brecht qui se demandait, dans « Le Cercle de craie caucasien », si la terre revient à celui qui la possède ou à celui qui la cultive, ils bousculent la culture flamenca en proposant une vision exogène. Passé le cadre académique sévillan, c'est tout un espace de liberté qui s'ouvre.

Avec conviction, il lance Stéphanie Fuster dans un grand solo qui explore ce qui fait l'esprit même du flamenco. Une quête d'identité pleine d'humilité mais aussi d'humour et même de dérision, pour dépoussiérer radicalement les standards du genre. Une démonstration qui nous offre un flamenco affranchi, une danse qui échappe à sa terre natale pour se donner à une communauté bien plus universelle.

Théâtre sans mots pour ouvrir la saison 2009-2010 aux Amandiers. En trois chapitres, Aurélien Bory raconte le parcours de Stéphanie Fuster, partie vivre à Séville pour se consacrer au flamenco. Interview à deux voix du metteur en scène et de la danseuse.

La vie dansée d'une femme

Comment est né ce spectacle ?

Aurélien Bory : A la demande de Stéphanie Fuster que je connais depuis longtemps (tous deux vivent à Toulouse, NDLR). Sur le coup, j'ai été surpris qu'elle soit intéressée par mon esthétique très contemporaine qui n'a rien à voir avec l'univers du flamenco andalou. Si la quête de ce mélange impossible m'a tout de suite séduit, je n'avais aucune idée de la manière dont j'allais m'y prendre. J'ai finalement retenu le parti le plus évident, celui de faire le portrait d'une femme à partir des éléments de son parcours : entre le flamenco rêvé et le flamenco dansé, la réalité d'un travail acharné. Il y a un côté documentaire dans ce spectacle, même si le langage reste abstrait.



Mario Del Curto

« Il y a un côté documentaire dans ce spectacle, même si le langage reste abstrait » (Aurélien Bory, metteur en scène de Questcequetudeviens ?).

Peut-on dire que vous êtes entrée en flamenco comme on entre en religion ?

Stéphanie Fuster : Je n'ai pas d'expérience du religieux mais la dévotion et

l'abnégation doivent être les mêmes, en effet. La solitude de la retraite aussi.

Vous avez vécu huit ans à Séville. Pourquoi cet exil ?

S. F. : C'était le seul

moyen de comprendre intrinsèquement un art très lié à la terre d'Andalousie. J'avais 22 ans, je finissais mes études de droit... j'avais aussi envie de bousculer un avenir trop tracé*.

Comment s'est accompli le mélange des genres et des personnalités ?

S. F. : Je me suis mise au service d'Aurélien avec beaucoup de confiance. Nous voulions que le flamenco, qui n'est pas un art narratif, prenne sens dans une mise en scène. Lorsqu'il m'a demandé de lui confier une chorégraphie, on a immédiatement pensé à un chant profond, la segretería, que je travaillais depuis deux ans avec José Sanchez et Alberto Garcia (respectivement guitariste et chanteur, NDLR) qui m'accompagnent sur scène.

« Questcequetudeviens ? » Pourquoi ce titre ?

A. B. : C'est la question que se pose tous les jours la jeune femme diplômée en droit qui a tout quitté pour vivre sa passion. Chaque jour, elle doit réaffirmer son choix pour continuer.

Propos recueillis par Sophie Bocard

les sites internet, le film retraçant les différentes rencontres et un diaporama composé de milliers de photographies d'habitants.

L'inauguration d'Observer la ville aura lieu le samedi 3 octobre dans le cadre de la première Nuit blanche à Nanterre. Cette manifestation, née en 2002 à Paris, propose un parcours artistique nocturne dévolu à l'art contemporain. Douze heures pour se balader dans la ville, d'intérieurs en extérieurs, et se familiariser avec la création moderne.

Sophie Bocard

* www.observeurlaville.org
et www.vuedemafenetre.org.



Le samedi 3 octobre, avec la première Nuit blanche nanterrienne, lancement de l'exposition Observer la ville.

DEUX SITES...

- A la galerie Villa des Tourelles 9, rue des Anciennes-Mairies du 3 octobre 2009 au 17 janvier 2010
- Sur les Terrasses 13 à 17 du 3 octobre au 15 novembre 2009

...UNE INAUGURATION

Le samedi 3 octobre 2009 dans le cadre de la première Nuit blanche à Nanterre : vernissage à la galerie Villa des Tourelles de 17 heures à 20 heures puis marche collective vers les Terrasses.

* Aujourd'hui internationalement connue, Stéphanie Fuster a fondé un espace de formation et de création à Toulouse ainsi que sa propre compagnie.

● **Questcequetudeviens ?**
Du 18 septembre au 24 octobre
Théâtre Nanterre-Amandiers
7, avenue Pablo-Picasso
Tél. : 01 46 14 70 00
www.nanterre-amandiers.com.



Ericdemey's Blog
Just another WordPress.com weblog

DE LA NATURE

novembre 13, 2008

(Qu'est-ce que tu deviens ? d'Aurélien Bory)

Deux conceptions de l'être traversent la culture occidentale. Chez les mal nommés présocratiques, Parménide stipulait que l'être est continu, un et immobile, quand Héraclite était moins frappé par la substance des choses que par leur devenir : « Rien n'est, tout devient ». Cette scission s'occupa plus tard de séparer l'art classique, fondé sur l'équilibre, la symétrie, l'assise, de l'art baroque où tout est en perpétuelle métamorphose, précaire et insaisissable.

Dans sa dernière création, « Qu'est-ce que tu deviens ? », en première mondiale au TnBA, Aurélien Bory propose un spectacle inventif et brillant qui met en scène la solitude de l'être et la vanité de l'existence. De l'enfance aux années d'apprentissage à la vie active – « on commence à bosser » – à la maturité et à la mort, en 50 mn défile le parcours d'une rose rouge comme le flamenco à la vie encore plus brève que celle de Ronsard.



Le caractère anodin de l'interrogation qui sert de titre est renversé en une trajectoire sombre où la gravité naît de la dérision. Tout commence bien. Une jeune fille joyeusement fait des gammes de flamenco sur un espace vaste comme une grande plaine. Vêtue d'une robe rouge traditionnelle, riante, joueuse, elle opère une mue magique lorsqu'elle quitte sa robe – ou que sa robe la quitte – comme une poupée change de panoplie et comme on quitte l'enfance. Sans s'en apercevoir. De son pas lent et de son chant plaintif, Alberto Garcia, incarnation fantomatique du temps qui passe, pousse l'être vers son devenir.

Le guitariste jusqu'ici caché surgit comme le premier compagnon d'une vie. Hilarante glissade en chaise à roulettes sur le parquet flottant d'un appartement lambda, il joue tandis qu'elle s'entraîne à danser avec une professeure invisible. Fini le temps de l'insouciance et des années au grand air, c'est dans un container que l'air commence à s'épuiser. Travail sur l'extérieur/intérieur qui dédouble les sons comme Stéphanie Fuster face à son miroir, la solitude n'est brisée que par les échos de soi. Exit donc José Sanchez expulsé sur sa chaise à roulettes. Voici le troisième acte d'une existence tragique.

L'air, l'eau, le feu, sont les motifs favoris de la fuite baroque. Partie en fumée de son container d'où désormais s'écoule l'eau, Stéphanie Fuster se retrouve à danser dans un immense pédiluve pour ce qui constitue le morceau de bravoure de ce spectacle. Paradoxe ultime, c'est dans cette eau que se perd la grâce de la fluidité. Tour à tour lumineux, morcelé comme les écailles de son reflet, le bassin se mue enfin en un réceptacle d'encre noire où la danse de Fuster se fait plus raide, plus anguleuse, obstinée comme si l'être cherchait à échapper à quelque chose, à l'écraser.

Il s'agirait de la mort que l'on n'en serait pas étonné. Après les pathétiques soubresauts de l'animal qui se débat, Stéphanie Fuster s'allonge dans cette eau noire, et imitée par José Sanchez et Alberto Garcia, offre son visage à la lumière sélénique. Superbe tableau. C'est la jeunesse des interprètes et leur fragilité qui au moment des saluts retourne une dernière fois l'assistance. Ultime éclat d'un spectacle drôle, beau, émouvant où le flamenco est audacieusement décontextualisé et magnifiquement interprété, et duquel on ne se prendra à regretter, comme pour la vie, que la relative brièveté.

Eric Demey
MOUVEMENT l'Indisciplinaire des arts vivants



QUESTCEQUETUDEVIENTS?

Création d'Aurélien Bory pour Stéphanie Fuster

Dans le cadre du festival imira! à Bordeaux. Compte rendu.

Du 25 au 29 mai 2009 au Théâtre Vidy, Lausanne, Suisse

Une danseuse flamenco à nu renverse le festival imira!

On avait laissé Aurélien Bory, le facétieux meneur de la Cie 111, du côté de Dalian, en Chine, aux prises avec des acrobates et artistes d'opéra du cru.

Et surprise, c'est à Bordeaux qu'il donne rendez-vous en cet automne pour une variation sur l'art flamenco, au titre intrigant : *QUESTCEQUETUDEVIENTS?*

Créé sur mesure pour Stéphanie Fuster, soliste repérée auprès

d'Israel Galván ou Juan Carlos Lerida, ce solo accompagné (par le guitariste José Sanchez et le chanteur Alberto Garcia) questionne les origines mêmes de cette danse qui semble tenir tout entière dans un cri. Aurélien Bory pose sur scène un préfabriqué qui va vite se transformer en studio de danse ; il joue avec les codes reconnus, à l'instar de cette robe rouge à volants que Stéphanie Fuster tient à distance. Elle finira par se défaire de cette armure



pour apparaître en simples collants noirs. Et donner à voir sa rage dans un mouvement de bras balayés par des lumières rasantes. Initiée à Séville, une des mecques du flamenco, la danseuse s'y est pourtant sentie prise au piège. En revenant en France, et avec la complicité d'Aurélien Bory, elle exprime un autre moi à l'image de cette vision troublée, en fait une buée qui dévore la vitre et brouille sa gestuelle. Le flamenco, danse de la volonté selon Aurélien Bory, devient sous nos yeux autre chose : une esquisse maladroite qui finit en tableau vivant. Son interprète n'a pas peur de stopper net, comme en vol, un pas glissé ou un poignet qui se casse. Elle danse avec son ombre, une des belles trouvailles de cette création singulière. Et finira les pieds dans l'eau, en fait une "piscine" sur le plateau. Autres effets de style, le flamenco comme une éclaboussure. Ce tableau traîne sans doute en longueur : mais surtout, à marteler de ses talons l'élément liquide, Stéphanie Fuster perd un peu de l'essence même du flamenco, le "taconeo" - à savoir la frappe au sol du danseur. *QUESTCEQUETUDEVIENTS?*, au fil des représentations, gagnera en force : il a déjà bien des atours pour séduire. **Philippe Noisette**

LA TERRASSE – SEPTEMBRE 2009

QUESTCEQUE- TUDEVIENS ?

////// Aurélien Bory //////////////////////////////////////

LE METTEUR EN PISTE AURÉLIEN BORY
CRÉE UN SOLO POUR LA DANSEUSE
FLAMENCA STÉPHANIE FUSTER.



© Mario del Curto

Stéphanie Fuster questionne les codes du flamenco pour inventer son propre mouvement.

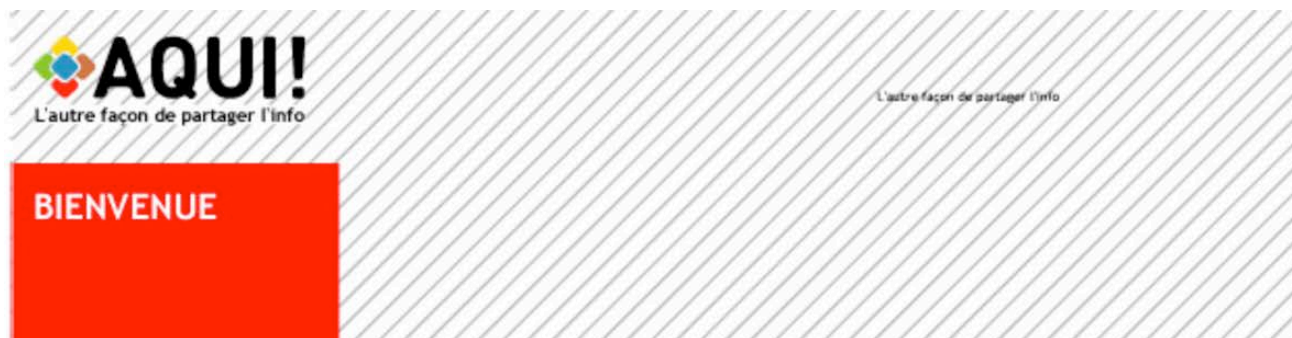
Questcequetudeviens ? La question s'échappe d'un trait sans reprendre souffle, comme si le temps finalement manquait à l'instant du bilan, ou bien fuyait l'inquisition d'un regard autre.

////// POUR RECEVOIR LA TERRASSE PAR INTERNET, ENVOYEZ UN MAIL À : LA

Pas facile en effet d'affronter l'écart du présent au passé, de brutalement fixer la trace du chemin parcouru... Guidée par le metteur en piste Aurélien Bory, Stéphanie Fuster ose pourtant creuser le point d'interrogation. Après huit années d'exil en Andalousie, où elle apprit le flamenco aux côtés de grands maîtres et se produisit notamment avec Israël Galvan et Juan Carlos Lerida, la danseuse est rentrée en France en 2006. Qu'advient-il quand une femme s'en va vers l'inconnu et puis revient, quand le flamenco s'exile de son contexte et se décadre vers un ailleurs ? Accompagnée du guitariste José Sanchez et du chanteur Alberto Garcia, Stéphanie Fuster traverse des épisodes de sa vie, questionne les codes du flamenco, son désir, son devenir... à l'orée d'un nouveau départ.

Gw. David

Questcequetudeviens ?, conçu et mis en scène par Aurélien Bory pour Stéphanie Fuster, du 18 septembre au 24 octobre 2009, à 20h30, sauf dimanche à 15h30, relâche lundi et mardi, au Théâtre Nanterre-Amandiers, 7 avenue Pablo-Picasso, 92022 Nanterre. Rens. 01 46 14 70 00 et www.nanterre-amandiers.co



Stéphanie Fuster et Aurélien Bory « Questcequetudeviens »

Puisqu'il était question de déconstruction et de décontextualisation du flamenco, Stéphanie Fuster trouvait toute sa place dans cette programmation de l'extrême. Poids plume de la catégorie et seul élément féminin de la distribution, elle venait accompagnée pour l'occasion du metteur en scène Aurélien Bory, bien connu de la scène bordelaise. Intrigué par l'univers du flamenco et cet attachement viscéral des danseurs à la tradition andalouse, sa curiosité naturelle le poussait à réfléchir sur le devenir d'une danseuse de flamenco et celui d'une danse lorsqu'on les sortait de leur contexte préétabli. Avec l'esprit keatonien qu'on lui connaît et son œil fantasque, il décidait de quitter la sphère ibérique pour emmener Stéphanie Fuster en terra incognita, poussant l'exil à l'inverse du processus naturel. Dans cette pièce courte, le papillon redevenait chrysalide, quittant sa majestueuse robe rouge pour enfiler un jogging. Sur scène, le flamenco s'expérimentait alors de façon réaliste dans une salle de répétition dépourvue des ornements caractéristiques qu'on lui connaît. Eloigné de la représentation d'une danse déterminée, Aurélien Bory préférait tirer sur le fil de la robe pour laisser la place au tâtonnement, nous ouvrant par la même occasion la portes des coulisses. Un vrai moment d'apaisement dans cette surenchère sonore, au cours duquel la guitare sèche et le jeu sur la répétition ne feront qu'amplifier les bienfaits de ce spectacle hypnotique. Dans ce confort ouateux viendra tout de même le moment de la confrontation, brisant l'écran nous séparant de cette salle d'entraînement pour ramener la danse au premier plan. Car la belle est terrible et ne se laisse pas oublier si facilement. Dans une piscine de fortune installée sur le plateau, le flamenco s'exhibera dans un combat présomptueux contre sa danseuse, la mettant au défi de dominer ses assauts fougueux sur un terrain glissant. Comme un écho à cette lutte, on entendra résonner la question initiale: Qu'est-ce que tu deviens, toi la danseuse ou toi la danse, lorsqu'on t'arrache de la terre ferme et qu'on te met les pieds dans l'eau ? Une perte de repère contrariante et contraignante obligeant les deux entités à repousser leurs limites jusqu'à l'issue fatale et ne faire plus qu'un pour tenter de vaincre l'élément surnois et moqueur. Encore une belle réussite pour le magicien Bory, qui décidément n'a de cesse de nous étonner par son aptitude au détournement et sa capacité à transformer tout ce qu'il touche en art.

Hélène Fiszpan

<http://www.aqui.fr>

24 HEURES
27 MAI 2009

Aurélien Bory transfigure le flamenco

DANSE

Jusqu'à vendredi, le Toulousain émerveille à Vidy avec *Questcequetudeviens?*

«J'aime me confronter à l'impossible», reconnaît Aurélien Bory, metteur en scène toulousain qui émerveille avec des créations géométriques flirtant avec le cosmique. «La surprise doit être là. Ce que j'ai fait une fois, je ne le refais plus!» On comprend mieux sa curiosité rigoureuse asortie d'une fantaisie presque enfantine, quand on sait qu'il est

scientifique de formation, mais qu'il est aussi jongleur. Après *Tioub* - spectacle envroûtant conçu avec des acrobates marocains et présenté en septembre dernier à Vidy -, il a voulu faire le portrait d'une danseuse flamenco, Stéphanie Fuster. «Pour *Questcequetudeviens?*, ce qui m'intéressait, c'était la question de l'identité. Que se passe-t-il quand, comme Stéphanie qui est Française, on plonge pendant des années dans le flamenco? Peut-on inventer une danse qui ne soit pas andalouse, décaler les

codes trouver son propre mouvement? Et alors que devient-on?»

Quête de simplicité

Passionné par l'être autant que par l'abstraction, le metteur en scène vise l'épure en passant par une extrême sophistication. «Je crois au côté brut des choses. La simplicité doit être un point d'arrivée, pas un point de départ.» Dans sa nouvelle création, il encadre son sujet avec une boîte en forme de baraque de chantier et un bassin d'eau miroitante posé au sol. Il donne ainsi naissance à une superbe esthétique qui ré-

vèle l'intensité de l'artiste flamenco. «Je voulais montrer ce qui ne s'exprime pas avec des mots: une sorte de photographie poétique de son monde intérieur.» Bouillonnant de créativité, le metteur en scène est attendu à Vidy avec *Sans objet*, fin octobre. «Ce qui compte, c'est le spectateur. Je crois en lui, en son talent... Je veux toujours lui laisser de l'espace pour ses propres rêves.» **CORINNE JAQUIERY**

Lausanne, Théâtre de Vidy.

Jusqu'à vendredi, 19 h (sauf ve 29 à 20 h 30). Rens.: 021 619 45 45.



Aurélien Bory vise l'épure en passant par la sophistication.

**SUD-OUEST
6 NOVEMBRE 2008**

FLAMENCO. Trois figures contemporaines de la danse sont à Bordeaux dans le cadre de Mira. Plusieurs occasions de découvrir le renouveau d'un art traditionnel

Nouveau son de cloche

Céline Muteau

Avec Mira, on nous a promis le sud extrême. Extrême, il l'est jusqu'au bout des doigts, jusqu'aux claquements de talons des danseurs de flamenco nouveau. Israël Galvan d'abord mais aussi Andrés Marin ou Stéphanie Fuster en sont les figures notables.

Ils vont marquer de leur empreinte durant plusieurs jours et avec différentes prestations ce festival qui se veut le révélateur des nouvelles tendances ibères.

Rénovateurs, radicaux, jusqu'au-boutistes, ces jeunes artistes maîtrisent la technique originelle pour mieux la dépasser, pour aller toujours plus loin dans l'expérimentation. « El final de este estado de cosas » d'Israël Galvan présenté pour la première fois en France en est la preuve. Inspiré du texte biblique, le danseur chorégraphe que l'on avait déjà

pu apprécier lors d'une précédente édition de Mira, convoque ici le heavy metal, le bûto, le jazz pour une danse cataclysmique.

Le lendemain, on le retrouvera dans « La edad de oro », un spectacle où il revient à la source et à la simplicité.

Esthétique nouvelle. Andrés Marin lui, fait sonner les cloches. Empruntant la voie ou-



Andrés Marin. Le flamenco qui cloche

PHOTO GUY CASTILLA

verte par Galvan, il s'inscrit dans une danse singulière, en quête d'une esthétique nouvelle. Ainsi, dans « El cielo de tu boca », il est accompagné de trois ténors et d'un ensemble symphonique composé de cloches (pas sur scène, on ima-

gine). Stéphanie Fuster, mise en scène par Aurélien Bory dans « Questcequetudeviens ? », apporte une touche féminine, et tente de répondre en dansant à cette question incontournable, tellement banale mais parfois douloureuse. Sur-

Buika

Née en 1972 en Guinée équatoriale, Buika a grandi aux côtés d'une communauté gitane sur l'île de Majorque. De cette origine improbable émane un chant flamenco d'une expressivité héritée de la tradition, marqué cependant par tout l'imprévisible d'un parcours hors norme et probablement d'une vision de son art à l'avenir. On aurait aussi bien pu parler de jazz, funk, soul, salsa, rancheras récemment... Quant à cette voix, d'une suave rauquelude, il faut seulement l'entendre pour ne plus l'oublier.

Demain à 21 heures au TrNA de Bordeaux. Après concert avec N/AI Al, groupe catalane. Tél. 05 56 33 36 80.



tout quand elle renvoie à ce que l'on n'est pas devenu.

« Questcequetudeviens ? », le 15 novembre à 19 h 30 et le mercredi 12 à 21 heures au TrNA. « El cielo de tu boca », le mercredi 12 à 19 h 30 et le jeudi 13 à 20 h 30 au TrNA.

SUD-OUEST
13 NOVEMBRE 2008

NOVART. Clôture du festival de la nouvelle scène ibérique ce soir au TnBA, avec un bal signé Brigitte Seth et Roser Montllo

¡ Mira y baile !

Mira, c'est (presque) fini. Le festival consacré à la turbulente scène ibérique et latino-américaine se clôturera symboliquement ce soir au TnBA, avec une performance interactive et dansante de la compagnie Toujours après Minuit, tandis qu'Andrés Marin jettera ses derniers feux andalous dans la salle Antoine Vitez (voir ci-contre). Avec « El Baile », Brigitte Seth et Roser Montllo-Guberna annoncent une « action spectacle », une initiation aux danses sudistes (tangos et sévillanes, notamment), retailées à la mode contemporaine. Un bal, quoi : idéal pour un « adios ».

Donnimage quand même, on commençait à s'habituer à ces jeunes troupes aux accents castillans ou lusophones, à ces formes du « Sud Extrême », différentes et sans doute inégales, mais toujours gonflées. Car l'Ibère ose beaucoup et, en retour, laisse rarement indifférent.

« Matrioschka » demain encore. C'était encore le cas mardi soir, lorsque Cuqui Jerez et sa bande ont joué avec les nerfs des spectateurs venus éprouver leur « Real Fiction ». Au menu, répétition et variation, sens de l'amateurisme et du ratage poussé à



« El Baile ». Eh bien dansez, maintenant

PHOTO DR

son paroxysme, petites actions foirées, grands effets de réel. Ça manquait de rythme, mais pas d'idées ni de charme : Cuqui et Cie ont su au moins provoquer, dans une bonne partie du public, cette indulgence amusée qu'on accorde aux gamins turbulents qui ne veulent jamais se coucher.

Avant lui, la première d'Aurélien Bory avait récolté plus d'unanimité : c'était beau, non ? Son « Qu'est ce que tu deviens ? », construit pour la danseuse flamenco Stéphanie Fuster est une création formellement réussie : un théâtre de

belles images, autant d'écrans pour la danse tonique, nerveuse et précise de cette Toulousaine devenue reine du taconeo.

Mira! s'envole, mais la queue de la comète restera jusqu'à samedi à Bordeaux. Tiago Guesdes proposera encore sa « Matrioschka » au jeune public demain et l'Oara accueillera samedi soir une soirée musique et gastronomie gratuite, concoctée par l'Institut culturel basque.

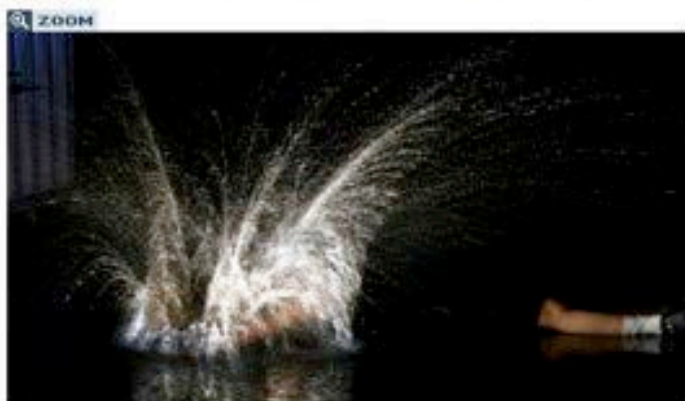
: Serge Latapy

« El Baile », ce soir à 20 h 30, au TnBA. 5 à 10 euros. Tél. 05 56 33 36 80

☐ PUBLIÉ LE 15/04/2009 04:40 | JAL

Un coup de pioche unique et mémorable

Pronomade(s). Samedi, dans les anciens thermes d'Encausse.



À Saint-Marcet, la compagnie 111 revisite le flamenco. Photo DR.

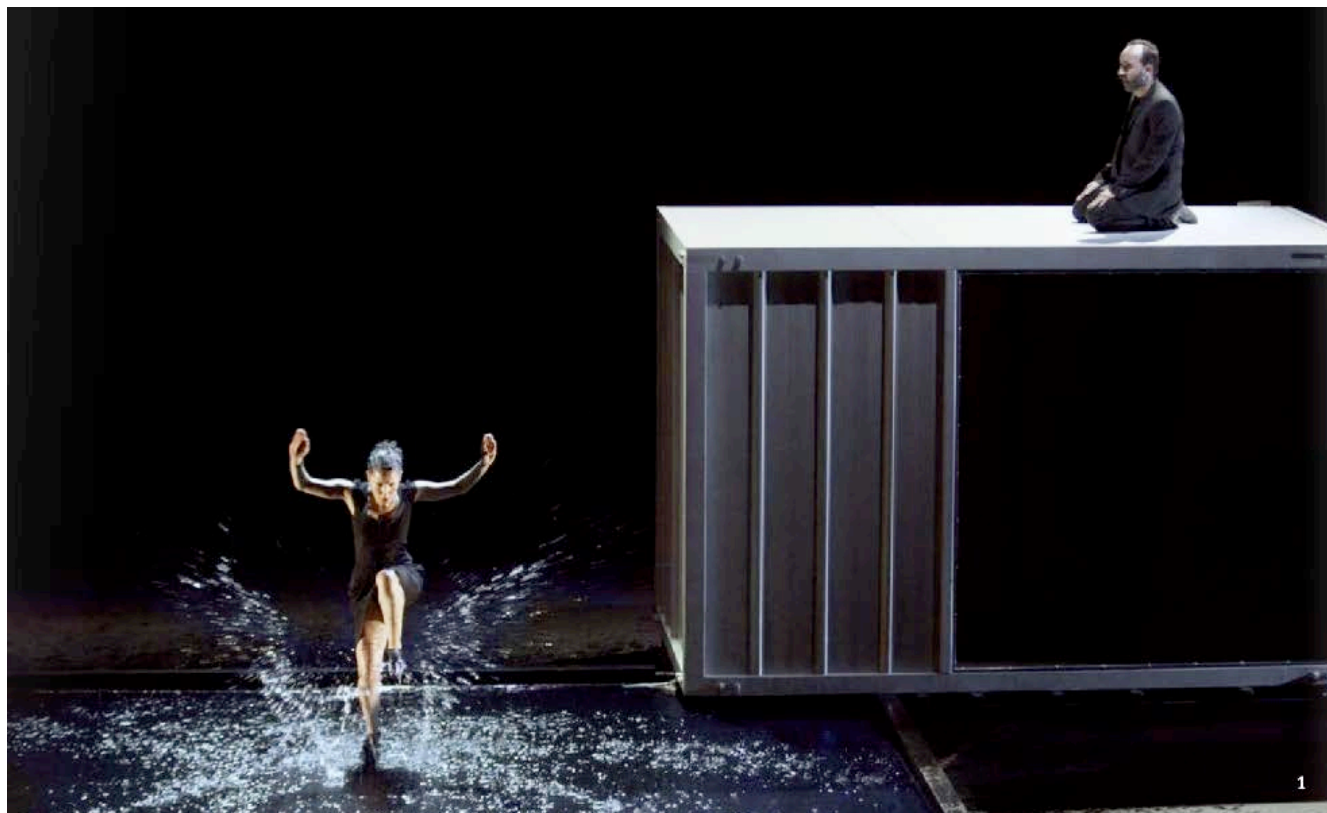
A n'en pas douter, l'événement tient autant du spectaculaire que de l'officiel. Et le lieu semble propice à un déluge de symboles devant un (très) large public, venu, dans un premier temps, à la fois porter un regard sur un bâtiment appelé à se transformer, assister à la signature d'une nouvelle convention d'objectifs de Pronomade(s), centre national des arts de la rue, participer à l'apéritif de circonstance et enclencher véritablement la saison, dixième du nom, en assistant, à Saint-Marcet au premier spectacle de la programmation.

Du côté des organisateurs, on affirme que le « coup de pioche » sera « unique, spectaculaire, extraordinaire ». En tout cas, ce sera l'amorce en vue de la réhabilitation du bâtiment des anciens thermes en lieu de création de résidence et de tentatives pour les arts de la rue. Il convient d'y être.

Deuxième mouvement de ce temps fort, une signature tout ce qu'il y a d'officiel, en présence du sous-préfet, Nicolas Honoré, du président du conseil général, Pierre Izard, et du président de région, Martin Malvy, et de nombreuses personnalités.

Le troisième mouvement, festif, s'adresse au plus grand nombre sous la forme d'un apéritif toujours convivial, qu'il pleuve, neige ou vente. Ou qu'il fasse beau et que chantent les petits oiseaux.

Le deuxième temps de ce concert d'actions et d'intentions a pour cadre le village de Saint-Marcet, dans la communauté de communes du Saint-Gaudinois, qui accueille, à 21 heures à la salle des fêtes, la compagnie 111 et son spectacle de danse Questcequetudeviens ?, une proposition d'Aurélien Bory pour Stéphanie Fuster. Qu'est-ce qu'on attend pour réserver ?



STÉPHANIE FUSTER

UN ALLER-RETOUR FRANCE-ESPAGNE

« Oh là là, mais qu'est-ce qu'il y a comme touristes, ici ! » : ce jour-là, dans le quartier de Triana, à Séville, le cours de Manolo Marin bat son plein. Cette petite phrase, lâchée insidieusement, ne réussira pas à atteindre la volonté de fer qui anime Stéphanie Fuster. Elle reste et restera habitée par le désir profond de se cogner au flamenco, de s'approprier cet art et cette culture, et de s'affirmer, elle, la petite Française venue de loin, comme une véritable bailaora. Portrait: Nathalie Yokel.

Aujourd'hui, Stéphanie Fuster plaisante de toute cette aventure : *« J'ai la chance d'avoir une tête d'espagnole, alors je n'ai pas souffert d'exclusion ! Cela a simplement pris du temps, et je me suis plutôt bien glissée dans cet univers. Je ressentais le flamenco de façon très personnelle, et ça, ils y étaient très sensibles »*. A l'époque – et cela a bien changé en quinze ans – les « étrangers » ne sont pas nombreux à apprendre le flamenco, et les réseaux n'existent pas comme aujourd'hui. Pourtant, elle poursuit son apprentissage du flamenco traditionnel, et se produit – chose rare – pendant presque deux ans dans un tablao de Séville.



Tout quitter, une histoire de famille

Pour en arriver là, il a fallu en faire, des choix, aussi radicaux que déterminants! Pourtant, Stéphanie Fuster parle d'un parcours à Toulouse assez « naturel », où elle ne se pose pas de question. Comme toutes les petites filles de l'époque, elle lit *Martine petit rat de l'Opéra* et reste fascinée par la dernière image où l'héroïne monte sur scène. Comme toutes les petites filles, elle suit donc des cours de danse. Et comme c'est d'usage dans sa famille, elle se lance dans les études, jusqu'à obtenir un DEA en droit public. Elle affiche tout de même parallèlement au compteur un nombre assez incroyable de techniques : classique, contemporain, modern'jazz, danses de caractère... et avoue trouver dans la danse un moyen de se révéler. Le déclic viendra de sa rencontre avec Isabelle Soler, grande figure de la danse flamenco à Toulouse et héritière de La Joselito. Qu'est-ce qui fait qu'un beau jour, Stéphanie pousse la porte de son Atelier Flamenco Andalou? « *C'était à la fois un désir de danse, de flamenco, d'ouvrir des portes dans ma vie et de me donner de nouveaux possibles. En arrivant dans son studio, je suis vraiment entrée en vibration avec ce monde-là* », nous confie-t-elle. Mais en creux, on ne peut s'empêcher de voir dans cette démarche la suite plus profonde d'une histoire familiale. Stéphanie est la petite-fille d'immigrés espagnols, qui ont fui leur pays et la dictature de Franco. Elle se trouve sans le savoir à ce moment-là au cœur

d'un questionnement identitaire et culturel, qui se cristallise autour du flamenco dans lequel elle se lance à corps perdu. Alors que les choses s'écoulaient naturellement dans sa vie, la voilà amenée à faire le plus difficile des choix : celui de partir, de faire le chemin inverse, et de tout quitter. « *Cela a été radical, parce que j'y suis allée d'un coup. Le chemin de l'art, la question de ma place, de ce que j'avais à dire à l'intérieur, tout cela n'allait pas de soi* », se souvient-elle. « *C'était un peu comme faire le grand plongeon : on ferme les yeux et on y va, il n'y a pas de retour possible en arrière. C'était de toute façon une nécessité : je voulais apprendre le flamenco, je voulais danser, je voulais entendre cet art-là, donc quelque part je n'avais pas le choix!* ».

Entre tradition et expérimentation

Son apprentissage du flamenco traditionnel pendant huit années à Séville passe aussi par l'écoute de la musique, du matin au soir et du soir au matin. Avec Maria Angeles Gabaldón et Juan Carlos Lerida, elle fait l'expérience du flamenco contemporain, qui l'emmène sur la création du spectacle *Inmigración*. Elle danse et tourne ensuite pour Israel Galván, et découvre encore un autre monde : « *J'apprends en le regardant travailler et je vois sa liberté, je comprends ses références, je vois qu'il se nourrit de tant d'autres choses que le flamenco dans sa gestuelle elle-même! Il expérimentait, et je n'avais jamais vu cela avec le* ►

► *flamenco* ». Mais sous son sourire et son accent chantant, se cache une femme qui doute et qui n'a de cesse de chercher son chemin. Le flamenco fait incontestablement partie de sa vie : *« J'aime beaucoup la définition qu'en donne le guitariste Pedro Bacán, d'un art de la tension maîtrisée. C'est au plus proche de ce que je ressens. C'est l'expression d'une opposition intérieure qui crée de la tension, il y a toujours un geste, ou une pulsion qui est contredite, et cela crée cette tension et cette espèce de vitalité interne. Ce sont des choses très contenues, cela se passe à l'intérieur du corps avant d'être avec le corps ».*

Le flamenco vers d'autres imaginaires

Mais c'est à une autre forme d'opposition intérieure que Stéphanie sera confrontée : l'envie d'expérimenter d'autres aventures, qui vont au-delà d'une discipline, et d'exprimer une vision du monde, qui ne vont pas de pair avec *« un carcan qui était devenu trop petit »*. Ses conversations avec son ami de Toulouse le metteur en scène Aurélien Bory, ou avec le danseur Pierre Rigal, continuent de nourrir un appétit et des questionnements toujours plus profonds, après des années de tournée en Espagne, en France, en Allemagne, en Australie, en Turquie, en Russie...

Son expérience avec Vicente Pradal dans *El Divan del Tamarit* la pousse à la chorégraphie. Rentrée en France, elle s'exprime alors à travers ses propres projets, cherchant dans la forme du cuadro flamenco une écriture personnelle (*Odisea, Andanzas*). Elle poursuit son travail avec le guitariste compositeur José Sanchez, qui n'est pas étranger à sa façon de déconstruire le flamenco. Mais c'est précisément Aurélien Bory qui a su, dans *Questcequetudeviens?* lui offrir le plus beau des solos : celui d'une femme en prise avec son histoire, ses désirs, prenant le contrepied de la frénésie et de la saturation pour mieux accepter le flux et l'instabilité de sa vie. Aujourd'hui, la forme collaborative attire la danseuse, qui depuis 2006 est à la tête de son propre lieu à Toulouse, la Fabricá Flamenca. Pourquoi ne pas travailler avec des artistes comme le dramaturge allemand Raimund Hogue ? *« Son écriture est faite de tellement de silences... J'apprécie qu'elle laisse beaucoup de place pour le regard et pour l'imaginaire. Le flamenco a tendance à proposer un produit tellement complet qu'il nous happe, qu'il remplit d'emblée l'imaginaire. Alors je rêve de me connecter avec d'autres gens ».* Un choix radical et déterminant, encore une fois. 🍷

Prochaines représentations :

Questcequetudeviens? d'Aurélien Bory pour Stéphanie Fuster
6 – 9 janvier 2015, Grand T, Nantes
20 – 22 janvier 2015, Scène nationale de Sénart, Combs-la-Ville
3 mars 2015, Prisme, Elancourt
6 mars 2015, L'Onde, Vélizy
16 et 17 avril 2015, L'Escale, Tournefeuille

Andanzas, Cie Fani Fuster

28 février 2015, Théâtre Municipal, Castres
20 mars 2015, Festival le printemps du flamenco, Schiltigheim

Le Château de Barbe Bleue de Béla Bartok, mis en scène par Aurélien

Bory, avec Stéphanie Fuster
2, 4, 6, 9, et 11 octobre 2015, Théâtre du Capitole, Toulouse



Questcequetu deviens ? se dit en flamenco

La chorégraphie de Stéphanie Fuster est jouée à Onyx et repris au Grand T à Nantes. De la danse très olé ! olé ! Mais pas que.



Stéphanie Fuster, danseuse de flamenco.

La reprise du programme se transporte aussi au Grand T de Nantes avec un spectacle chorégraphique de la chorégraphe et danseuse Stéphanie Fuster, dans une mise en scène d'Aurélien Bory, intitulé : *Questcequetu deviens ?* Un titre qui en dit long sur la complicité des deux artistes. Ceux-ci s'étaient rencontrés à Toulouse, avant que la chorégraphe ne s'exile à Séville, pour une immersion totale dans le flamenco et ne devienne soliste des plus grands dans ce domaine de la danse. « Aurélien Bory a été touché par sa sensibilité, sa personnalité étonnante, la radicalité de son choix : tout abandonner pour ne se consacrer qu'au flamenco », explique Stéphanne Leca, directeur d'Onyx-La Carrière.

« Huit ans après, elle revient en France avec son flamenco dans ses bagages et lui, conquis, lui écrit un

solo sur mesure : *Questcequetu deviens ?* » Une œuvre qui se joue des codes du flamenco, car la danseuse, d'habitude si ancrée dans le sol, évolue dorénavant sur des terrains plus glissants. On y retrouve la mélodie affirmée du guitariste José Sanchez, le chant profond d'Alberto Garcia et la danse énergique de Stéphanie Fuster. Un spectacle inventif, brillant et magnifiquement interprété.

Distribution. Stéphanie Fuster (chorégraphie, danse), José Sanchez (composition musicale et guitare), Aurélien Bory (conception, scénographie et mise en scène), Alberto Garcia (chant).

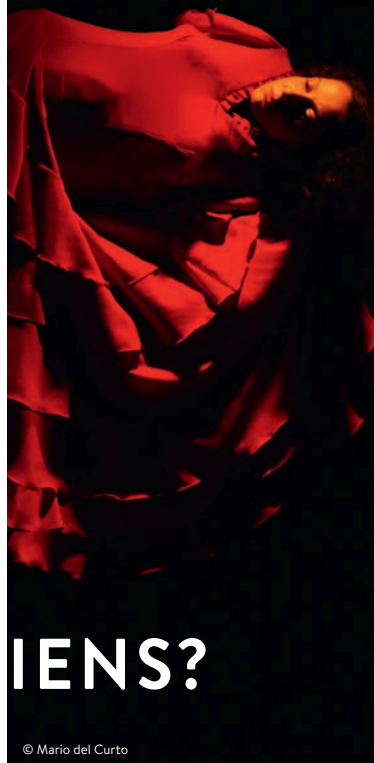
Cinq représentations. mardi 6, mercredi 7 et jeudi 8 janvier, à 20 h à Onyx et vendredi 9, à 20 h 30 au Grand T de Nantes. Réservations au 02 28 25 25 00.

Stéphanie Fuster et Aurélien Bory – Questcequetudeviens?

19h30 (jeu.), 20h30 (ven.), Théâtre
de Sartrouville (CDN), place
Jacques-Brel, 78 Sartrouville,
01 30 86 77 79. (10-26€).

TT Il l'a impeccablement
encadrée, soulignant son

tempérament avec minutie
et délicatesse. Beaucoup
d'originalité aussi. C'est
en 2009 que le metteur en
scène Aurélien Bory a taillé
le portrait spectaculaire
de la danseuse toulousaine
flamenca Stéphanie
Fuster. Sous le titre de
Questcequetudeviens?, cette
traversée du parcours d'une
femme, qui choisit le flamenco
comme seule voie possible,
prend le ton d'une confiance.
Pour ce très beau cadeau,
toujours visible et c'est une
bonne chose, Stéphanie
Fuster est accompagnée par
un chanteur et un guitariste
flamenco. A voir ou revoir.



QUESTCEQUETUDEVENS?

PAR MAGALI BOULEY

© Mario del Curto

© Mario del Curto

QUESTCEQUETUDEVENS?

Le 9 février à La Baleine,
Onet-le-Château (12)

www.la-baleine.eu

Les 11 et 12 février

à la Scène nationale d'Albi (81)

www.sn-albi.fr

Lorsque la danseuse **Stéphanie Fuster** découvre le flamenco aux côtés d'Isabel Soler, c'est un véritable coup de foudre. Après des études de droit, cette petite-fille d'immigrés espagnols décide de tout plaquer pour partir à Séville. De 1998 à 2006, la Toulousaine se forme auprès de Manolo Marín, puis d'Israel Galván, et expérimente le flamenco contemporain.

De retour dans la Ville rose, Stéphanie ouvre *La Fábrica Flamenca* en 2006 et retrouve son ami **Aurélien Bory**, directeur artistique de la Compagnie 111, à qui elle demande de la mettre en scène : « *J'ai souhaité rentrer pour me rapprocher de ces artistes contemporains français dont la créativité me faisait l'effet d'une*

bourrasque dans ma vie sévillane empreinte de respect et d'hommages permanents aux grandes figures du passé du flamenco. J'avais besoin d'ancrer mon expression dans le présent. »

Questcequetudevens?, créé en 2008 et sublimé par la guitare de **José Sánchez** et le chant d'**Alberto García**, retrace en trois actes le parcours initiatique de la jeune femme. D'abord une petite fille se débat avec une robe représentant les carcans desquels elle a besoin de s'affranchir. S'ensuit une période d'apprentissage dans la solitude, les larmes et la sueur. L'eau enfin vient déstabiliser la danseuse : réussira-t-elle à la dompter ? Ne manquez pas ce portrait inventif d'une femme pour qui le flamenco s'est imposé très tôt comme une façon de vivre.



© Aglae Bory

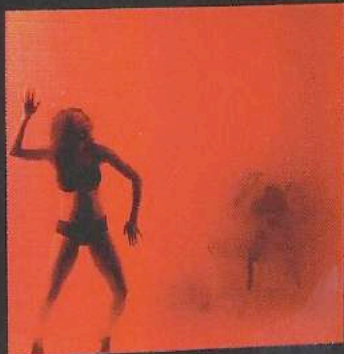


Frédéri Vernier et Justine Berthillot.

... LE PLUS AMOUREUX

Et si le monde pouvait se résumer à ces deux corps : lui le porteur, elle, la voltigeuse, embarqués dans une chorégraphie qui semble recéler toutes les lois de la physique : mouvement, masse, gravité, résistance, inertie... Un corps-à-corps tantôt duo, tantôt duel, magnifique et intense.

« NOOS », de Justine Berthillot et Frédéri Vernier.



« Qu'est-ce que tu deviens? », d'Aurélien Bory.

CULTURE

CIRQUE

VOLS DE CORPS BEAUX

LE FESTIVAL (DES)ILLUSIONS PROPOSE UN JOYEUX ET EMOUVANT CROISEMENT ENTRE ARTS DU CIRQUE, DANSE ET THÉÂTRE. NOTRE SÉLECTION DE SPECTACLE.

PAR CATHERINE ROBIN

... LE PLUS PSYCHANALYTIQUE

C'est en explorant les limites de son corps lors de son précédent spectacle que l'acrobate Matias Pilet a vu resurgir des tréfonds de son inconscient le souvenir de sa sœur jumelle décédée in utero trois jours avant sa naissance. Le jeune acrobate est ainsi parti à la recherche de cette absente si présente. Une quête intime sublimée par ce corps si puissant, si fragile.

« TU », d'Olivier Meyrou et Matias Pilet.



Matias Pilet

... LE PLUS ONIRIQUE

Grâce à la merveilleuse scénographie d'Aurélien Bory, le flamenco devient le support d'un rêve. Rêve d'une jeune femme de quitter la banalité de sa vie quotidienne pour allumer ses feux intérieurs dans le vertige de la danse, jusqu'à un fabuleux plongeon dans l'eau. Étourdissant. ■

« QU'EST-CE QUE TU DEVIENS? », d'Aurélien Bory.

FESTIVAL (DES)ILLUSIONS, jusqu'au 16 avril, Le Monfort Théâtre, Paris-15°.

Le flamenco ultra désirable d'Aurélien Bory

Oubliez tout ce que vous avez d'imagerie d'Epinal sur le Flamenco et autre fantasmagorie folklorique associée : « *Questcequetudeviens?* » est un spectacle sexy et élégant porté par Stéphanie Fuster. Aurélien Bory l'a créé pour elle en 2008, alors qu'elle revenait d'une immersion totale de 8 ans dans l'univers du flamenco à Séville. Après « *Corps noir* », créé cette semaine au musée Picasso par le même duo, l'occasion est donnée par le Théâtre Monfort de revoir ce spectacle immanquable, dans le cadre du festival (Des)Illusions.

Note de la rédaction : ★★★★★



Si les chaînes Youtube et l'imaginaire collectif pullulent de clichés à base de volants, robes à pois et fleurs dans les cheveux, Stéphanie Fuster fait siennes ces traditions, regroupées sous l'ombrelle d'une seule robe rouge, parangon du genre. De ce faux costume et ce faux corps elle fait un double, s'en amuse, le détourne puis s'en débarrasse pour s'approprier la scène. En collant noir et soutien gorge, elle effectue ses premiers pas qui révèlent l'anatomie du mouvement, décomposé au ralenti. Son entrée en scène est un hommage aux sources du flamenco: le chant a capella, les palmas – ces claquements de doigts qui accompagnent le chant et que Stéphanie Fuster exécute à la perfection, et les zapateados – les claquettes.

« *Questcequetudeviens?* » explore le concept de la boîte, repris dans « *Corps noir* » vu cette semaine au musée Picasso. La boîte translucide comme antichambre, lieu de toutes les expérimentations. La danseuse y cherche ses marques, en tenue de travail ample. Grâce à une dialectique avec la guitare de José Sanchez et le chant d'Alberto Garcia, tous deux exceptionnels, elle met en évidence la part essentielle de musicalité de la danse flamenco. Les talons qui claquent font office de percussion, se font la caisse de résonance du chant et de l'instrument dont ils ponctuent les phrases. La cabine s'embue au fur et à mesure, terrain de jeu autour de l'empreinte du corps : sur la vitre, dans l'espace, le corps dessine des motifs primitivistes. En filigrane, un très beau travail sur le désir et les pulsions de vie.

Stephanie Fuster réapparaît sur le plateau en petite robe noire. La danse part des tripes, une énergie féminine d'une force inouïe inonde littéralement la scène: des sources d'eau remontent par le plancher du plateau comme par magnétisme. Elle bouge, cogne, tourne en continuant de dessiner des arcs de cercles de la pointe de ses membres. Sa force jaillit du bout de ses longs doigts qui articulent tout un discours, dans la plus pure tradition du flamenco. Ce spectacle dure une heure, c'est magnifique, vivifiant pour le mental, presque aphrodisiaque.

Stéphanie Fuster et Aurélien Bory – Questcequetudeviens?

19h30 (jeu.), 20h30 (ven.), Théâtre
de Sartrouville (CDN), place
Jacques-Brel, 78 Sartrouville,
01 30 86 77 79. (10-26€).

TT Il l'a impeccablement
encadrée, soulignant son

tempérament avec minutie
et délicatesse. Beaucoup
d'originalité aussi. C'est
en 2009 que le metteur en
scène Aurélien Bory a taillé
le portrait spectaculaire
de la danseuse toulousaine
flamenco Stéphanie
Fuster. Sous le titre de
Questcequetudeviens?, cette
traversée du parcours d'une
femme, qui choisit le flamenco
comme seule voie possible,
prend le ton d'une confiance.
Pour ce très beau cadeau,
toujours visible et c'est une
bonne chose, Stéphanie
Fuster est accompagnée par
un chanteur et un guitariste
flamenco. A voir ou revoir.